

AIAD

REVES

D'ABSOLU



AIAD

REVES
D'ABSOLU

I.

Assis à cette table, je voudrais créer, inventer. Mais le soir, jeune homme, la vie n'est plus un souffle. La vitalité se recherche à l'extérieur. Alors, le corps s'installe devant un écran. Devant une scène. Devant une rue, à une brasserie. Et l'extérieur remplit le vide intérieur, provoqué par l'abandon de notre identité, la journée, pour asseoir notre survie. Les « non », nous le savons, fragilisent les parcours professionnels. Alors, systématiquement, les prudents disent « oui ». Ils contentent les exigences venues d'en haut, n'écoulant pas leurs besoins : seulement leur besoin de survie.

Le corps demeure, jeune homme. Mais pas dans la même posture. Il se désarticule sous les cadences. Et la vie, qui nous parlait autrefois de nos envies profondes, à ne plus être prise en compte par la raison, commence à se taire. Les journées deviennent

mécaniques, et nous des automates. Nous nous oublions. La jeunesse, en terrasse, rayonnante, est un miroir qui nous renvoie notre fadeur actuelle. Nous étions comme eux, autrefois. La conscience réalise alors l'absurdité d'une situation, où des années d'effort, conduisent un homme, à ne plus s'endormir en rêveur, mais seulement à se lever en automate. Cette lumière à l'intérieur de nous nous manque. Le simple plaisir de pouvoir s'estimer. De sentir une puissance, et une douceur. Dès lors, les rêves délaissés, sont à nouveau considérés comme le chemin légitime pour se tourner vers l'achèvement. La raison cesse d'être notre unique conseiller : la poursuite des codes de la société ayant échoué à garantir notre sécurité, le corps finissant toujours par fléchir sous l'écroulement du sens. L'absurdité nous détraque, peu à peu. Et un jour, le besoin d'équilibre comprend la nécessité d'inclure également dans la vie ce que propose notre âme.

D'où ma présence, ici, ce soir. Pour créer, imaginer, me projeter. L'énergie certes confisquée par une journée à m'oublier, mais en même temps reconstituée par ses marques de tendresse. Jamais je n'aurais pensé faire l'éloge de la tendresse, jeune homme. A votre âge, je jurais seulement par la passion. Mais la passion

pille. Notamment la confiance : ce trésor qu'il nous faut parfois des années à constituer, et qui sans réponse de sa part, nous est volé en un silence.

La confiance : voilà pourquoi la tendresse. Retrouver deux yeux, deux miroirs déformants, qui nous renvoient, à nouveau, toute l'affection que nous avons autrefois pour nous-même. Ces yeux sont une joie. Son âme, un radeau. Et même si son corps n'est pas de ceux que nous placardions, un peu plus jeune, sur nos murs, nous lui ouvrons grand notre futur, tant cet être soudainement nous sauve du néant. Voilà, jeune homme, comment bien d'adultes laissent un jour la tendresse s'introduire dans leur vie.

Comment ? Cela ne représente-il pas qu'un vulgaire compromis ? Dans un sens, si... Mais, personnellement, mon corps, jeune homme, m'a peu à peu fait ressentir qu'il ne pourrait suivre sans répit le rythme imposé par mon âme. D'ailleurs, à en regarder de plus près l'Histoire, voyez tous ces génies devenus fous, de ne pas avoir eu la faiblesse ou quelque part l'intelligence finalement de se trahir. Combattre, sur la durée, épuise... La vie est si difficile. Le chemin est si long. Heureusement qu'on ne connaît jamais la longueur du chemin, on y préférerait sinon pratiquement toujours la largeur des fauteuils. Naïf,

un jour, je me suis lancé dans une aventure, qui aujourd'hui me dépasse. Et dire qu'autrefois, même l'échec stimulait ma volonté, je l'appelais apprentissage. Aujourd'hui, mon jeune ami, de l'école de la vie – tous ces apprentissages - je m'offrirais volontiers des vacances. Je sais que cette notion vous parlera et saura vous séduire. Des vacances. Ma propre énergie a fini, peu à peu, par m'épuiser. J'y croyais, et un jour, je n'ai pu que constater, que chez moi, la réflexion n'amenait plus l'action, séparées qu'ils étaient désormais par le doute. C'est à cet instant, que j'ai ressenti l'urgence, d'apporter de la tendresse à mon existence, comme pour y insuffler la nouveauté d'un souffle. Depuis, sans elle, pour me redresser, les soirs, tout contre moi où elle s'allonge, je ne pourrais afficher à nouveau cette confiance et cette énergie pour me rediriger destination les sentiers de la gloire. Elle a cette tendresse dans les yeux... Ces mots d'esprit qui trahissent toute une âme... Quand je doute, je n'arrive pas à y croire que ce soit moi qu'elle ait choisi. Et pourtant... Comment ? Pourquoi continuer à me fatiguer en pure vanité, si le bonheur finalement est déjà sous mes yeux ? Ah, jeune homme, vous êtes bien curieux... Mais comme votre perspicacité n'a rien à envier à votre audace, avec plaisir, sur le champ, je m'en vais vous répondre.

Sachez qu'il ne se passe pas une seule journée, sans que ma raison ne me présente, avec éloge, les vertus de ce que l'on appelle « le contentement ». Je comprends ces vertus. Comme un croyant envers sa religion, je rêverais que la révélation m'accroche enfin des certitudes. De plus, quand je regarde son visage... Oui, c'est elle sur la photo... Je me dis quel homme pourrait y voir le visage de la défaite. Sinon, dans ce cas, je connais bien du monde, peut-être même vous d'ailleurs, qui goûterait volontiers aux charmes de la déception. Cette femme est unique. Unique et je le sais. Malheureusement, dès que je me vois à nouveau fort dans ses yeux... A nouveau grand, elle, allongée, à la fois victime et complice, toute entière offerte à ma créativité d'homme... Dans ces moments, je redeviens l'enfant invincible pour qui seul l'absolu finalement dans cette vie n'a de sens. Je me rappelle, à ce moment-là, tous ces corps anciennement placardés sur mes murs... Un harem de papier, dont il me semble désormais mérité de le voir débarquer sur-le-champ. Et alors qu'elle m'invite à serrer tout mon être contre le sien, je fais mine d'y trouver un plaisir sans mesure. Mais au fond de moi, je sais que je suis ailleurs maintenant. L'inconfort de ce corps que je méprise soudain, me rappelle le chemin qui me sépare de mon but.

Comment ? Je suis un homme des plus savants ? Je connais bien des choses ? Pour dire la vérité, jeune homme, je crois que je suis aussi fier de comprendre, à ce point, quel homme je suis, qu'aujourd'hui honteux, de constater, comme j'ai fait de la vie, à ce point, un objet de tourments. Vous en savez certes moins que moi, mais si je vous proposais d'échanger mon sourire contre le vôtre, vos yeux rieurs contre les miens, soyons francs, nous saurions établir dans quelle partie de la transaction, entre nous deux, s'est glissée l'étendu d'un voleur. Les adultes sont des chercheurs d'insouciance. Les jeunes des chercheurs de savoir. Non ? Ne vous arrive-t-il jamais d'engager la conversation avec plus vieux que vous ? De leur faire croire que votre intérêt est mû par le respect, alors qu'en réalité c'est votre ambition personnelle que vous servez en sous-main ? Je me souviens... Quand je discutais autrefois avec mes aînés, j'avais certes, tout d'abord, de la tendresse, pour ces cobayes de l'Histoire. Ces soldats envoyés les tout premiers, avant nous, au front. Mais une fois ces politesses évacuées, j'étais impatient qu'ils me résumassent, en une poignée de minutes, plus de trente ans de vie, pour faire égoïstement l'économie de reproduire les mêmes erreurs. Cela vous arrive également de le faire ? Grâce eux, vous apprenez beaucoup, mais êtes

un peu gêné ? Croyez-moi... Ne le soyez pas... Comme vous, je me voyais un peu bandit à extorquer les vieilles personnes. Mais quelques années plus tard, j'ai compris, que ces mains sages et ces visages ridés m'auraient livrées tous leurs trésors, sans même la menace de l'intérêt et de l'amour que je semblais sincèrement leur porter. Comment puis-je en être aussi sûr ? Jeune homme, regardez : que fais-je depuis quelques minutes avec vous ? Vous ne me demandez rien, et pourtant, en souriant, voilà que je vous donne tout.

Vous savez... Il arrive un jour où la fatalité vous renverse. Où votre optimisme comprend que son temps finalement est passé. Vous pleurez alors une vie incomplète. Vous qui vous croyiez être la finalité d'une espèce, vous pensez alors que la vie n'a de sens. Mais très vite, vous lui trouvez une autre valeur pour rendre la suite du chemin exaltante. Vous n'êtes plus la fin, vous devenez un moyen, un enseignant : vous donnerez les armes à d'autres personnes pour continuer la lutte. Une vie perdue n'a de sens, que si elle se voit sacrifiée au service de quelque chose de plus grand, qu'on appellerait Histoire, ou famille, pour les moins arrogants d'entre nous. Ma vie est-elle perdue, sacrifiée déjà ? Jeune homme... Laissez-moi

encore un peu de temps avant de partir en martyr... J'y crois. Je n'y crois plus. Je veux tout vous enseigner, tout en me laissant vous concurrencer sur les femmes les plus belles.

Que m'est-il arrivé pour vous dire tout cela ? Qu'ai-je donc vécu ? Je ne sais exactement par où commencer. Peut-être le lycée. Oui, seize ans, je me souviens. J'entre dans cet établissement. Et là, devant mes yeux, une découverte...

II.

Seize ans. J'entre dans cet établissement, et en fait je sens que c'est dans ma vie que je pénètre enfin. L'existence commence, car une conscience vient de naître. Un calme, un pouvoir de réflexion. La possibilité de ne plus répondre aux émotions, seulement de manière brutale, par l'obéissance, ou la désobéissance. La satisfaction de l'autorité, ou de mes propres pulsions. Non... Désormais une intelligence nouvelle en moi comprend l'extérieur, le satisfait, mais sans jamais oublier de tendre vers mon horizon. Et à seize ans, l'horizon est maintenant fixé : la beauté. Tout l'esprit est désormais tourné à contempler la splendeur, et par souci de réciprocité, à l'incarner également.

En moi, et autour de moi, partout une beauté se développe. Qui ne se réduit pas encore à l'esthétisme, figé, qu'imposeront plus tard les responsabilités, qui

exigent de se taire, de tout accepter, pour rester intégré et toucher un salaire. Non, à seize ans, les exigences matérielles sont encore très loin. Les personnalités ainsi se développent dans toute leur étendue. Elan permanent, et l'être découvre ce à quoi peut ressembler la plénitude d'une vie. Amitié. Amour. Les corps se développent. Les esprits s'affûtent. Les cours de récréation deviennent des champs où se récoltent : les plus impérissables des souvenirs. Les plus belles scènes se jouent, ici, dans ce théâtre, improvisé sur la pierre, et ouvert sur les cieux, que des entractes – les cours – malheureusement plus longs que le spectacle en lui-même, viennent entrecouper, comme pour nous inciter à ne rien louper de chaque représentation. Assis, de la fenêtre, discrètement nous l'observons : le préau. Le temps peine à traverser les heures. Les cours ne sont finalement là que pour attendre leur fin. Une seule envie, dans la foule, la retrouver des yeux. C'est la vision de cette fille qui nous rend désormais l'école obligatoire. Jules Ferry c'est elle. Son sourire. Sa gestuelle. Ses lèvres. Beauté injectée en pleins yeux... Hormones bombardées en pleines veines. Tout notre corps nous désigne la direction du sien, et pourtant, nous ne comblons pas encore l'espace qui nous mène jusqu'à elle.

Plus tard, la peur d'oser nous quittera... Mais elle ne sera alors plus là pour accueillir enfin notre courage... En réalité, plus exactement notre désespoir... Cette solitude soudaine qui transforme le jeune adulte en aventurier hasardeux du cœur. En une personne prête à subir tous les rejets. A entendre ces refus, qui remplacent les visages de beauté, par des figures permanentes de défaite. L'abandon, de toutes les façons, n'est plus un risque, quand il est déjà au travail, au quotidien, une réalité, à ne plus sentir de vraie fraternité dans aucuns yeux.

La solitude... Ne pas savoir qui appeler, le soir, qui retrouver, pour se livrer et partager... Je le sais, jeune homme, c'est impensable à dix-huit ans. Moi aussi, à l'époque, mes amis étaient ma vie. Nous nous promettions, tout comme vous, je le pense, de ne jamais nous quitter. Mais la communion est aisée, quand l'objectif fixé permet le respect de toutes les diversités. Humaines...

Certains, vous l'observerez, sont attirés uniquement par les sommets. Ils veulent tout gravir, au plus vite, quitte à s'oublier : l'esprit devenant souvent comme un tyran pour le corps. D'autres, sont bien plus placides, conciliants. Moins obsessionnels, ils se laissent porter par le flot du temps qui passe, et

observent, calmement, le passage de chaque instant. L'objectif de l'époque, au moins la moyenne, satisfaisait les deux types de personnalités. Les exigeants pouvaient partir, chaque soir, gravir des sommets académiques, à la clarté des lampes, pour rejoindre une estime paternelle conditionnelle. Les autres, moins obsessionnels quant à l'idée de se faire l'allégorie d'une quelconque perfection, pouvaient, eux, faire preuve d'un certain ménagement, décidant qu'il était déjà fort louable, d'assurer l'essentiel, en faisant l'essentiel : c'est-à-dire pour eux finalement le minimum... La moyenne...

Chacun d'entre nous, ainsi, voluptueusement se développait : dans une compétition toujours par rapport à soi, et non contre les autres. Douceur de la coexistence. L'individualisme était constamment tenu à l'écart, repoussé à la surface des tee-shirts. Et autorisé à s'exprimer, que le temps de la revendication théâtralisée, et heureuse, de chacune de nos passions personnelles. Chaque être sereinement s'affirmait, dans l'intimité d'un groupe, dont personne ne remettait jamais en cause la priorité, sous peine, dans la minute, de s'en voir mentionner l'exclusion. Cette solidarité, cet amour entre nous, entre frères, entre sœurs, trouvait son apogée, quand nos pas sur les

pavés, martelaient notre refus de tout manquement au principe de générosité. Nous étions beaux, j'y repense, jeune homme, quand le sort de l'humanité était une priorité pour tous, et non, comme plus tard, uniquement un fantasme pour un.

Oui, exactement comme votre génération, je l'imagine, mes amis et moi, condamnions sans relâche l'individualisme forcené. Mais, soudain, 20/25 ans, la chemise enfilée, et voilà que l'égoïsme cesse, brutalement, d'être contenue à la surface des vêtements. L'individualisme s'étend. Les anciens masques de fraternité tombent. Les véritables visages apparaissent à la lumière de la survie.

La survie, l'autonomie : devenir responsable du loyer, d'un foyer, et constater, jeune homme, que beaucoup limitent leur vision de l'humanité, d'un coup, à leur seule intimité. L'extérieur ne devenant pour eux uniquement qu'un spectacle.

D'autres amis, si soucieux autrefois de l'équilibre à la périphérie de leur vie, font d'un coup taire leur empathie, à contrecœur, submergés d'engagements. Leur vie s'offrait pourtant autrefois le temps du doute, cette respiration des sages. Mais la société est devenue si faible, à s'exhiber si forte, qu'elle s'évertue à

convaincre le moindre penseur que le courage ne peut s'exprimer que dans le jugement et dans l'action. Ainsi, beaucoup... Pour ne pas risquer de faire différemment de la majorité : agissent. Ils s'engagent. Dépourvus de certitudes, ils observent ces illuminés, avec entrain, se diriger ensemble vers la même pénombre. Et la loi du nombre finit de les convaincre qu'à la fin du chemin, tous ensemble, ils trouveront la lumière. La clarté qui couronne une vie que l'on quitte, un jour, sans l'ombre d'un regret.

Malheureusement, jeune homme, la morosité du présent, concrètement pour eux, rapidement se fait jour. Sous-estimés, les contrecoups des engagements peu à peu s'y dévoilent. Et c'est alourdis d'une pierre à leur pied, que ces anciens penseurs - si paisibles autrefois sur leur socle - sont maintenant contraints, sans relâche de marcher, sur une route inchangée en longueur, mais la lenteur - temps et finance à la routine à dédier - désormais les empêche de rêver de la fin espérée. La liberté consiste, dit-on, à choisir la nature de ses chaînes... A s'imaginer le bonheur de Sisyphe. Mais ces gens ne se sont pas imaginés la lourdeur du rocher, pour imaginer la joie de le pousser la longueur d'une vie.

Jeune homme... Que je vois, là, fort, souriant, déterminé, s'il vous plaît, pensez-y, le jour où vous viendra l'envie d'épouser le destin d'une femme, de confectionner le futur d'une rose ou d'un chou. Et d'offrir, à ce tout, l'immortalité d'un sanctuaire que l'on se paie sur la promesse d'une richesse aujourd'hui qui n'est rien. Attention... Je connais bien des gens passionnants qui se sont pleinement accomplis de la sorte... et j'espère, un jour, moi-même, pourquoi pas... me lancer dans les cigognes et les choux... Mais la dépendance pécuniaire a un coût, qui pourrait vous inciter à accepter bien des choses qui vous rendraient aujourd'hui si honteux de vous-même. Pour l'instant, la menace, je le sais, n'est que vague dans votre esprit. L'injustice et la mort, jeune, sont des sonorités qui seulement nous traversent. Les mots rebondissent à l'intérieur de nos pensées, quand les sons prolongent une réalité, et qu'ainsi la bouche imite ce que les yeux ont vu. Quand vos yeux verront l'injustice rôder dans les bureaux décloisonnés, et les gens rester passivement derrière leur table à ne rien faire... Le son ne vous traversera plus... L'idée vous hantera ! Et alors tout dépendra du regard que vous porterez sur vous-même.

Vous pourrez accepter : l'inacceptable devient simple fatalité, quand on ne se considère plus comme

la finalité d'une espèce, mais déjà comme un moyen, pour les générations futures, à notre place de s'accomplir.

Ou alors résister ! Combattre ! Acte d'amour pour un peuple, de respect pour la vie. Récompensé, au mieux, par l'inscription de votre nom, sur l'un de ces lieux d'étude, où vous n'évoquerez que la même lassitude dans l'inconscient de leurs occupants. Au pire, le combat n'aboutira qu'à la disparition de votre souvenir, en même temps que s'éteindra la dernière personne qui vous aura connu. Oui, au théâtre du monde, jeune homme, on programme principalement des drames, et quelques comédies, qui pour ne pas sombrer dans la tragédie, ont dû se résigner à s'accommoder avec le non-sens, avec l'absurde.

L'âme au début d'un rêveur, que mes yeux, incrédules, ont fini par plonger dans le vague, je sais bien quel spectacle, mon existence achevée, offrira à la curiosité des vivants qui par... Hasard... Ou tendresse... Auront décidé de faire une pause dans leur vie, pour m'arracher à l'oubli, depuis ma disparition, qui suspendait la mienne. Je serai pour eux un autre cobaye de l'Histoire, un énième soldat envoyé le tout premier au front. A quoi bon combattre quand le seul changement ne sera pas sur la Terre,

mais comme tout le monde, à la fin, uniquement en dessous ? Je vais vous le dire jeune homme : le courage aux allures de folie, de penser que la fatalité n'est pas une fatalité, avant que celle-ci ne décide enfin de se manifester, pour corriger votre arrogance.

Refuser l'injustice ! Combattre ! Seulement, nous sommes fatigués de la procrastination de génération en génération. Partout, les populations bedonnent, mais pour les libertés rien ne bouge : obésité de l'Histoire. Dès que les hommes s'alourdissent en âge et en pensées comme autant de regrets, ils soulagent leur verticalité, en transférant sur les épaules de leurs héritiers, la charge du courage et du songe. Ces derniers acceptent l'excédent, le sourire plein les dents, fiers de prouver qu'ils ne sont plus cette fragilité qui n'aurait pu encaisser l'idée de la mort des deux êtres qui l'entourent. Pendant un temps, ils poursuivent leur chemin, seuls, le buste droit, la colonne alignée sur la gloire qu'ils imaginent aisément à la fin du parcours. Et puis peu à peu, c'est désormais eux qui s'alourdissent de ces regrets, quand la révolution n'est plus qu'immobile. Que leur vie tourne en rond, en rond, à l'exclusion d'une jeunesse linéaire pour toujours qui se quitte. Fatigués, ils ne pensent plus à aller jusqu'au bout du chemin. Ils se

poussent sur le côté comme on rabat ses rêves. Et dès que leurs héritiers sont en âge de marcher, ils leur délèguent à leur tour la charge du courage et du rêve. Et si un jour, par magie, la fatalité ne frappait pas l'Humanité mais seulement les Hommes : qui accepteraient de se voûter le dos. Courbés ainsi mais le cœur fier, de voir qu'hier est un point au loin pour toujours, enfin, que l'on quitte, à la vitesse inégalée d'une volonté commune, qui nous fait fondre avec envie sur demain.

Aujourd'hui, demain est loin. On ne fond pas. Même plus en larmes. Le drame est que l'Homme feint de s'habituer à tout. L'explosion n'est plus visible, elle est interne. Nous consommons, autant que nous nous consumons de ces interrogations, sans réponse, qui nous arrivent en plus grand nombre à la mesure de l'âge. Je vous l'ai dit : je suis honteux de voir, comme j'ai fait de la vie cet objet de tourments. Jeune, moi aussi les interrogations des adultes me provoquaient le rire. Si vous aviez vu, mon scepticisme, inviter cet enseignant à monter sur l'estrade, pour de là, y transmettre l'amour de la sagesse à des chaises vides. Cet homme de trois fois ma jeunesse, m'encourageait à penser à ce combat que représentait la liberté, alors que j'étais en vacances un

quart de ma vie. Et que les midis, les matinées, les soirées, les semaines en leur fin, je partageais mon quotidien avec des hommes et des femmes uniquement que mon humanité avait choisis. La liberté était un don dans lequel je baignais, et il voulait que j'en fisse soudainement l'obsession d'une quête. L'incompréhension qui nous séparait, ne pouvait nous unir que le temps de ces échanges obligés d'une huitaine de feuillets, où mon noir s'efforçait distinctement à s'exprimer pour convaincre son rouge de se taire. L'amour de la sagesse était moindre que le plaisir que je trouvais, à poser ma plume. Refermer ses livres ; et retrouver mon don. Finalement, l'espace de quelques heures avec lui, la conquête qui n'en était pas une, le devenait : laissant filer, avec une pointe de minauderie cette question : « pourquoi gâcher sa jeunesse, le nez dans une encre légitimant la nostalgie, alors que la meilleure façon d'honorer cette pensée, serait finalement, à notre époque, de goûter à la jeunesse, et donc d'ignorer ces écrits ?

La réponse, jeune homme, n'est en réalité pas l'évidence de ce rire, à cet instant, qui s'imisce dans ma voix. Oui, délaisser ces écrits philosophiques, hier, m'aurait offert d'autant plus de souvenirs,

qu'aujourd'hui de souffrances. Le temps perdu au milieu du désert d'une classe, je l'ai gagné, par la suite, au milieu du désert d'une vie. Quand le don a cessé d'être don, à tout jamais pour se faire cette lutte qu'on perd. Quand le manque nous rend à l'évidence, que l'évidence finalement ne l'est plus. Toutes ces citations, hier, négligemment rangées dans mes pensées - comme au fond d'un tiroir, à la hâte, une lettre - me sont revenus soudainement à l'esprit tel un flash. Des maximes que j'ai commencé à me répéter, à l'infini, avec envie. Comme on se délecte de ces écrits froissés, ressortis avec empressement, dont on n'en comprend que maintenant l'évidence d'un sens autrefois si caché.

A nouveau l'importance que les paroles relaient ce que les yeux ont aperçu, déjà, pour que de simples mots, en dépit du commun de leur usage, vous transpercent. Syllabe par syllabe. Le long d'un agencement frisant le chamanique. Les lettres, précautionneusement positionnées dans une phrase, que finit par soupirer le point, font jaillir - dans la pénombre - la lumière ; l'infini des perspectives, soudainement, dans les tréfonds d'une impasse.

Cette sorcellerie, organisée par les sages, n'efface pas à la vitesse du son la vision de ces entraves à la

plénitude de l'existence. Mais de se lire. De se voir, avec autant d'exactitude, dans le reflet de la précision des mots, nous extrait - nous solitaires - de cette prison, dans laquelle de notre propre chef nous nous enfermons, pour nous injecter, à petit feu, la démence dans les veines.

Quelqu'un... Quelque part... Au milieu de l'immensité d'une Histoire, où nous ne sommes que rien. Au milieu de l'étendue d'un monde, où nous ne sommes que point. Un être nous dit : « oui, je sais l'ennemi invisible qui dévore votre âme. Regardez, je l'ai enfermé dans ces flacons de sons qu'un point à tout jamais a su refermer. Et vous pouvez maintenant l'observer, le contempler. Et vous souriez. Vous êtes le dominateur, c'est maintenant lui le dominé. »

Être compris, je le sais, jeune homme, paraît si ordinaire. Quel investissement cela nécessite de comprendre les autres ? Aucun engagement. Aucune promesse. Seulement ouvrir les oreilles et les yeux, et se dire avec intelligence, que le bien-être pour eux, n'est peut-être pas le même de ce qui rend profondément heureux les humains comme moi. Cela paraît si peu. Cela n'a pas la chaleur de l'amour qui enflamme les yeux. Cela n'a pas la magie de la passion qui nous rend immortels, corps contre corps,

bouche contre bouche, nous devenons des dieux. La compréhension est froide et distante mais elle vous fait aimer votre réalité, là où l'amour en finissant toujours par vous montrer son dos, vous apprend à la haïr.

Voilà, jeune homme. Ces heures que je pensais à tout jamais perdues au fond d'une classe... Ces paroles d'enseignant pour toujours envolées dans les airs m'ont appris plus tard, à accueillir ma réalité. A l'accepter. Sans toutefois renoncer. Certaines devises maintiennent l'élan du rêve, en y intégrant un quotidien limitant, qui nous éloigne des cieux. Quelles devises ? Je vais vous citer l'agencement de mots qui modifia ma vie. Cette incantation, je préfère mettre en garde, va autant vous fasciner, que tristement vous décevoir. Car la vie est ainsi. Plus l'univers nous paraît vaste, d'inhumanité, de violence, de douleurs, plus la véritable réponse se trouve à l'intérieur de nous ; dans l'intime. Agir sur soi peut paraître incongru quand la menace vient de l'extérieur, mais s'occuper en premier lieu de son cas, présente bien des avantages, notamment que voici.

Se consacrer, en priorité, à sa personne, est la garantie d'un contrôle direct sur le sujet dont vous souhaitez obtenir l'amélioration. Aucune interface

entre l'objet d'étude et vous-même. Vos probabilités de succès s'en trouvent améliorées, et ainsi votre satisfaction d'observer au quotidien l'humanité progresser, même s'il ne s'agit pour l'instant uniquement que de vous.

Les autres ? Oui, je le sais. Le vrai courage est de prêcher au-delà des convertis, et n'y a-t-il plus grand converti par nature que soi-même ? Malheureusement, vous verrez comme les individus, au milieu de tous leurs engagements, ont si peu de temps à offrir à la vérité pour se laisser instruire. Happés par la vie fonctionnelle, ils se rendent disponibles au monde, un reliquat de minutes par journée. Et avec si peu de disponibilité pour audience, les voilà qu'ils accueillent plus volontiers la simplicité, que les nuances de la pensée complexe. La facilité, les soirs et les matins, se présente à eux. Leur vend la corrélation pour causalité, et ainsi la paresse pour science. Charmés par cette simplicité, si bien déguisée par la rhétorique en savoir, ils se laissent convaincre. Cette pensée ne changera profondément rien à leur vie. Ils désigneront des cibles, parfaits coupables, qui une fois appréhendés, ne feront disparaître le mal. Parfaits coupables, pour certains, qui donnent l'impression de pleinement aimer à se rendre détestables. Ces

communautés fermées, notamment, qui à limiter le principe de fraternité, finissent par le dénaturer. La solidarité protège. Mais quand elle exclut, en cautionnant toutes les actions de ses membres, même les pires, elle fait perdre sa légitimité à tout un groupe et devient une cible idéale qui détourne malheureusement les conversations des vrais problèmes de la vie. Entre solidarité et mérite, chaque société, jeune homme, vous le verrez, peine à se trouver un idéal de justice.

Et au final, les débats si souvent sont d'un creux. Et les gens pour un rien font des yeux. Croyez-moi, cela nécessiterait trop de temps pour un homme de convaincre une foule. Et nous avons déjà tant à faire à résoudre ce mystère, à nos yeux, que nous sommes. Cela paraît anodin, relevant de l'infime, de s'occuper uniquement de son cas. Mais l'équilibre dans une vie si rarement ne se laisse entrevoir. A peine a-t-on surmonté ce que nous pensions le défi d'une vie, que voilà qu'il nous faut affronter la nouveauté d'une expérience, qui nécessitera en partie de modifier à nouveau la personne que nous sommes. D'où cette invitation, jeune homme :

« Contentez-vous de vous améliorer. C'est tout ce que vous pouvez faire pour améliorer le monde »¹.

Jamais, je n'aurais pensé être autant influencé par la simplicité de ces sons. Ce sage, d'un rien, a sublimé ma vie, et je ne perds pas espoir qu'il en soit un jour de même pour la société dans laquelle nous vivons. Vous verrez, bien souvent, les Institutions, pour ne pas devoir effectuer leur remise en question, se retranchent derrière vos erreurs de parcours pour justifier les raisons d'un malheur personnel. Ainsi, si en dépit de vos efforts, le constat est encore à la mélancolie d'un cœur, la société ne pourra que reconnaître - même si elle le fera du bout des lèvres - que des « choses » doivent être améliorées, pour qu'une énergie personnelle en quantité suffisante en entrée de société, garantisse un bonheur épanouissant au sortir d'une vie.

Pour l'heure, la conversion volonté/bonheur n'a pas l'efficacité de la modernité de ces usines. Qu'à cela ne tienne... Contentons-nous de nous améliorer et de rêver de ces mêmes rêves qui enflammaient nos désirs de jeunesse. Si vous saviez, à la sortie du lycée, mon ambition était proportionnelle à ma méconnaissance

¹ Ludwig Wittgenstein

du monde, ce n'est donc pas peu dire. Mon ambition allait même se faire assassin du premier de mes amours. Que voulez-vous, j'ai toujours cru que la grandeur d'une personne était proportionnelle à la taille de ses rêves. Aujourd'hui ? Vous voulez mon avis ? Je vous le donnerai seulement à la fin. La satisfaction doit expérimenter ce que l'effort, l'attente, peut lui apporter en terme d'amplification.

J'avais moi-même, d'ailleurs, attendu dix-huit ans, avant de m'élancer enfin par-delà les frontières originelles de ma vie. Dix-huit ans... Quand ce train est entré en gare, direction...

III.

Dix-huit ans. Je quitte une naissance pour un destin. En train, je m'en vais par-delà les murs de cette ville. L'été n'est plus. L'amour n'est plus. Car le temps n'est plus libre à sa convenance de s'employer. Quitter des certitudes, pour des incertains plus grands : moment obligé, enfance tué au passage d'un rite. Les études quittent le confort que vous assurent deux chiffres accrochés, sur une feuille, dans le ciel. L'élitisme donne soudain à la vie une amertume et un sucré. L'opposition vous incite à faire briller l'importance de chaque instant. Vous prolongez les jours. Vous décroissez la nuit. Votre potentiel certainement se réalise. Votre confiance s'aligne sur la largeur d'épaules et de lèvres, que la simplicité d'une vie, si souvent les invite à s'offrir en sourire.

Ambition et quiétude s'unissent le temps de votre action. Superstition tuée. Vous vous êtes lassé, pour

changer la réalité, à sauter les marches par trois. Révolu le temps de passer son temps à le perdre : on mûrit. L'énergie n'est déployée qu'au service réel d'une maîtrise. Amélioration ciblée, efforts consentis, évolution atteinte. Pour le reste, simple donnée extérieure, en spectateur, on constate. Existence désormais parfaitement alignée entre ce que l'on pense et ce que l'on fait. Les motivations et les réalisations se confondent, vu que notre action ne se borne qu'au raisonnable de l'utile.

Période en forme d'apogée. Le progrès qui perle sur le front. La fierté qui jaillit de l'étirement des lèvres. Problèmes et solutions systématiquement s'entendent sur l'effort. L'inaccessible retrouve la sphère respectée de la fatalité, quand sur l'essentiel les probabilités sont bercées par l'action. L'essentiel : la réussite dans les études, cette promesse de bonheur. Le nez dans les livres, le cadre change au gré du déroulement du jour - bibliothèque, alcôve, communauté d'un transport - mais toujours cette vision limitée par les cahiers, pour se rêver des lendemains plus grands. La grandeur, en premier lieu, mystérieuse, de ces logements, sans rideau, vus d'en bas, qui se laissent observer... Epier... Pour vous inciter à réussir, et à votre tour contempler tout un

monde vu d'en haut... Les yeux baissés sur une jeunesse, à votre rencontre qui les lève, et s'imagine tout le bonheur de la grandeur d'être vous.

Des lieux mystérieux d'un rien se dévoilent. Tout autant ces femmes qui vous lorgnent de vos murs. Les yeux se fixent en permanence sur une grandeur, en hauteur, pour encourager la progression sur ce chemin, en longueur, de vos pas. L'amour n'est plus là. Mais les promesses valent bien plus. L'élitisme nargue tout un monde de contentement. Mais les promesses n'arriveront pas. Mais ça je ne le sais pas.

Seule évidence, l'entourage au quotidien n'a plus cette beauté. De la famille à l'amitié, l'estime, l'amour étaient partout. Malheureusement, dans cette classe les voilà disparus, nulle part. La peur non maîtrisée et voilà les amoureux de la charogne. Aimer voir les hommes tomber. Être au niveau de l'eau, mais ne pas lever les yeux, les plonger vers le bas, observer les noyés. Comparaisons de chiffres sur les feuilles. Discussions de solutions quand l'action n'est même plus à son temps. Et la haine des autres grandit, quand ils sont le reflet de cette part en nous que nous rejetons depuis peu. Je ne voulais me fier qu'à mon action, me focaliser sur la réalité d'une maîtrise. Et là

superstition défigurait leur visage. Et la peur, les passions exagérées, les transformaient en bêtes.

Quand vos sens vous rapprochent, de ce dont votre esprit vous éloigne, on aligne ses yeux et son ouïe sur les exigences d'un esprit, au plus tôt, on s'écarte. Loin du bruit, de la folie des hommes, la solitude vous rapproche de cet homme aux efforts continus pour lequel votre affection grandit et aussi votre estime, parce que vous. Le calme, alors. La sérénité. Un banc. Le vent dans les feuilles d'un arbre. Le soleil qui vous chauffe la joue. Et dans les oreilles, une tranquillité, une douceur, une voix. Pas encore un piano, que tout jeune, d'un passage, sans arrêt, la lenteur on méprise. Non, par ce fil, la sagesse illumine, et jaune et rouge et vert. Et vous souriez. La musique des aînés de vos frères est désormais la vôtre. Le temps du mépris s'arrête, quand l'ignorance découvre. Les certitudes peuvent donc n'être un beau jour que la médiocrité d'une erreur. La mesure gagne vos jugements. Conscients d'être si faibles, pour eux bien souvent, le futur est si fort.

Sérénité. Calme. Une époque que ces paroles résumant : « *J'avais appris à me plaire* ». « *J'avais*

appris à me taire »². J'avais compris que complainte dans l'air n'est que bruit. J'avais la fierté d'être moi. J'imaginai la fierté d'être eux. Eux qui avaient tout misé sur moi. Eux que le destin avait condamnés en soirée à écouter. Les autres. Les exploits des autres. L'humilité apprend à se taire. La mort et la faim, et la guerre, également. Vie d'un autre temps. A partager un même présent on n'imagine pas un passé fait de ruines. Eux, n'ont pas eu le temps de se voir arrogants, de se croire immortels. Ils savent depuis toujours, que les hommes ne sont rien d'autre que ce que la vie a décidé d'en faire. Pourtant, ils sont là. Dans la nuit du matin sur le quai d'une gare. Tard... Dans l'indifférence présumée d'une classe qui détient dans son soir leurs promesses. Le monde déjà est rentré. Le monde se repose. S'arrête quelques heures méritées dans l'engrenage d'une vie. Ils ne s'arrêtent que pour dormir. Que pour voir grandir leurs enfants, comme leurs parents auraient aimé les voir grandir. Mais leurs yeux sourient. Leurs yeux tendres. Leur sacrifice n'est pas vain. Les bulletins leur susurrent des légendes en soirée à conter avec joie. Les concours d'entrée deviennent des épopées, dont ils

² Clin d'œil à la chanson de la Rue Ketanou, *l'Alignement des Planètes* : «Si seulement j'avais su te plaire, j'aurais appris à me taire ».

racontent le déroulé, comme des journalistes mêlés toute la journée dans l'intimité du clan des vainqueurs.

Mon épopée a été la leur, jeune homme. Je leur ai donné de la joie. Et vous savez quoi ? Ca ne m'a rien coûté. Que le plaisir d'avancer, de mûrir. De me dire que des rêves pour l'instant que je touchais des yeux, dans très peu, je les aurais à distance du doigt. La grandeur d'une personne est-elle proportionnelle à la taille de ses rêves ? Mes rêves étaient immenses. Je n'avais qu'une hâte. Gravier le sommet de paire de jambes, des étages d'une ville, pour en dominer la vue. J'étais vainqueur de ma première épopée. Mais un lycée sur deux années ne peut être qu'escale. Mon destin s'en allait vers ailleurs. Une tour à l'extrémité du pays. Et d'autres tours encore dans l'inexploré du monde. Mes parents m'aimaient. Mais ils allaient payer avec joie pour me voir partir. Ils dilapidaient la fortune qu'ils avaient accumulée sans rien me montrer de la dureté de ces efforts. Et ils souriaient. Les tours de pièces qu'ils cédaient n'étaient qu'altitude plus élevée, d'où devait s'élancer ma future ascension. Et j'aurais dû être triste. Mais je ne l'étais pas. On lit parfois son futur dans le chagrin d'un illustre autre. J'aurais dû me voir dans le désespoir flamboyant du

plus grand. Mais je n'ai rien réalisé, à vingt ans, à la lecture de ces mots :

*« Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit ! »*³

C'était encore le temps des lampes et non des yeux. Et même si plus tard la déception s'abattra sur des rêves, la désillusion gardera son honneur, le souvenir d'une vie sans préfixe, pour ne pas tomber dans cette fin d'existence, de dénuement du sens, où sait si bien vous faire gésir l'amertume d'un regret. Ne redoutez pas la déception, jeune homme. Sans ambition, trop commode pour les juges de légitimer votre tristesse : paresse. Ainsi, la raison de mon malheur ne sera pas à chercher dans l'épaisseur d'un oreiller. La solitude ne vous fait de toute façon, que rarement, investir dans le confort d'une literie ! Le confort, voyez-vous... Ce mot m'est difficile à prononcer. Non pas que j'ai peine à me poser sur un fauteuil pour converser. Mais je sais qu'à l'instant où je ne fais rien. Un homme va. Et réalise. Et progresse. Et je bivouaque. Et mon orgueil me conseille alors de ne pas approfondir plus

³ Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Le Voyage »

longuement le témoignage de mon derrière sur le dessus de ce fauteuil.

Non, la flânerie n'est pas l'explication de mon incompréhension de cette planète. Quoi, alors ? J'investigue, jeune homme. J'investigue. J'épluche les souvenirs comme autant d'indices négligemment laissés sur la scène du crime. Un crime dont je serais, pour mon innocence, la victime, pour mes remords, le coupable. J'avais jusqu'à mes vingt ans pourtant parfaitement manoeuvré. Fort de mes efforts passés, et de mes espoirs futurs, je m'en allais, je croyais, faire du monde, mon domaine, et de mon existence, la période d'expression du génie de mon être.

L'extérieur semblait n'attendre plus que moi. L'éclosion était proche. Une formation à parfaire. Une consistance à ciseler. Et la première tour soudainement se présente devant moi.

IV.

Vingt ans. Amusé, je découvre que le palmier sera ma végétation quotidienne. La mer et le soleil, également installés en périphérie de ma vue. Pourtant, je fixe droit. L'ambition, dans l'action, vous fait disparaître autour le paysage. Mû par l'ambition d'un négociant, comme annoncé en entrée de bâtisse : me voilà maintenant exilé parmi d'autres. Regroupement d'individus seulement réunis par le hasard d'une ambition commune. La ligne d'arrivée enfin franchie, les participants redeviennent une foule.

La priorité est derechef donnée à un collectif, mais qui n'inspire plus l'autorité, désormais qui l'impose. Le grand frère est maintenant petit chef. Les personnalités marchent droit et les corps, dans les soirées, tituberont. La vue est constamment obstruée, non plus de livres, mais de verres. On ne s'agrandit plus les lendemains. On se dilate la nuit. La pupille,

de liqueur. Les ascètes, en un été, sont devenus des ogres.

Et je vois Vénus devenir Bacchus. Et je la vois avec autant de verres qu'on lui a fait de mains. Ses lèvres ne s'adressent qu'à des lèvres. La bouche avec des beaux parleurs, les oreilles n'ont que des haut-parleurs avec qui discuter. Et ça se lèche avant même que de se connaître. La chimie est dans leurs verres, et non plus dans leur amour. Mécanique du corps. Dom Juan interchangeable à la mesure de l'heure.

Et le voilà dehors, pleurer d'en bas, des trop-pleins de liqueur. Son dieu le regarde d'un « hélas » impuissant. Je l'observais aussi, jeune homme. Je le regrettais, également. Mais intérieurement, je le comprenais. Loin du bruit et des verres, ne vous parlent que les femmes dont le corps n'a plus rien à vous dire. Mes oreilles les écoutaient. Mais mes yeux, droit devant, voulaient être des mains. Se plongeant dans ces trésors, pour l'heure qui se laissaient piller. De l'or, en corps, se barre, au bras d'un braconnier. Les fusils sont rangés. La chasse est un anachronisme, désormais. Les biches exilées ne se sauvent pas. Sans effort, elles se cueillent.

La beauté se donnait, jeune homme, conséquence de l'exil. Déplacés, les individus sont privés de la chaleur des visages familiers, mais aussi libérés de l'attente de ces mêmes yeux. Cette nécessité, de devoir se conformer, à la vision qu'un entourage a pour votre vie. Loin du foyer, les natures ne s'adaptent plus, elles s'expriment. Libres ! Libérées. Déchaînées, mais aussi déchaînées pour les plus influençables d'entre elles... Qui sans la présence, dans le dos, de certains yeux - cette nécessité de ne jamais décevoir - libèrent les pulsions, jusque-là qu'elles contenaient, et laissent ainsi une forme de superficialité se répandre sur la Terre. Les parents saluaient le départ de biches et des lions, je voyais arriver moutons, allant de soirée en soirée, comme on va de point d'eau en point d'eau. N'était pas encore venue la captivité dans ces zoos, où la jeunesse accepterait l'enclos professionnel, en échange du confort et d'un toit. Mais dès à présent, ces hommes et ces femmes avaient perdu leur élégance sauvage... Beauté et intelligence farouches... A l'écart qui s'en vont, quand se rapprocher d'un groupe éloigne des richesses de soi.

Les parents admiraient. Les miens étaient fiers. Mais fierté n'est que gêne, quand vous connaissez le

pouvoir de travestissement du réel par les mots. La grandeur autoproclamée de ces établissements n'était rien, face à l'humilité des gens d'un autre temps... Gênés... De n'avoir fréquenté, pour seule école, que leurs pieds. Et pour seul enseignant, les circonstances d'une vie. Educateur sinistre. Enseignement par la douleur et le manque. Sensation amère... d'avoir passé sa vie entière, à nul autre, qu'à la subir. Sans théorie, la pratique est un navire sans phare, ils pensaient. Ainsi, ces années assis avant de nous lancer, auraient dû nous préparer à ne jamais souffrir. Mais, jeune homme, entre les livres et les yeux, le récit est le même, seule diffère l'époque à laquelle il se passe. Étude de crises économiques ! Et voilà le premier cas pratique au sortir de l'école. C'est vrai ! Nous pourrions nous élever... En discuter, de ce regard distant... De ce langage savant. Mais comprendre le fonctionnement d'une maladie est-ce vraiment toujours en guérir ? Le cadre respecte malheureusement si souvent la rigidité de son nom. Le théâtre ne change pas. Uniquement sur la scène les acteurs. Et mes parents me pensaient mieux armé. Me croyaient prêt à réciter une intrigue, par mes soins écrite, où toujours je brillerais. Mais comme eux, constamment j'improviserais. Je m'adapterais. Quête identitaire à l'identique. Interprétation de la même

tragédie, mais dans les habits des premiers rôles. Le diplôme vous procurait finalement seulement pour avantage de choisir le costume.

L'estime, l'argent : seuls ces éléments justifiaient de dépenser autant, dans ces établissements, humainement pour progresser si peu. Ah je vous entends ! Si quelques biches avaient eu la bonne idée de visiter ma couche, l'amertume empreindrait moins mes actuels propos. Je pense que c'est hélas exact. L'existence présente cette rareté, de rester inchangée, et pourtant de se voir transformée, dès l'instant où elle est partagée. Étrange, n'est-il pas ? D'ailleurs, les camarades que je rencontrerai en périphérie de la foule, exactement là où vous parlez uniquement les femmes dont le corps n'a plus rien à vous dire. Ce partage de sourires illuminera de bien des souvenirs, ces fameuses années. De quoi alors puis-je bien me faire l'odieux délateur ? Du manque de recul d'un système sur lui-même. Cette assurance statufiée, où tout le monde se croit arrivé, alors qu'ils ne sont tous qu'au début du chemin. Vous remarquerez... Tant que notre progression n'est pas entravée par leur orgueil, de se croire dieux, alors qu'ils ne sont qu'hommes... Nous les regardons, surpris, amusés, se limiter eux-mêmes. Mais quand notre épanouissement passe par

leurs actions, qui devient inaction, quand les yeux continuellement se voilent de suffisance... Alors, nous observons aussi attristés qu'impuissants, l'humanité enchaînée à la fierté mal placée de cette poignée d'arrogants. Leur intérieur jamais ne se questionne. Mais leur façade, en permanence, affirme. Impose. Accompagne vers la sortie, l'interrogation et le doute. Les maintient à la barrière de l'image. Maquiller en priorité le manque, au lieu de le combler. Habiller la réalité, de mots. Au lieu, dans la sueur et le silence, d'œuvrer à un changement. La communication, jeune homme, se charge aujourd'hui de faire de la médiocrité de notre époque, la grandeur de ce siècle. Une perfection factice, il est vrai, en permanence s'affiche, autant par manque d'humilité, que par obligation d'échapper aux implacables chercheurs de l'erreur, qui n'attendent qu'un pas de côté, de votre part, pour vous envoyer la meute.

Bien des chroniqueurs de notre temps traquent la faute. Pourtant, historien au jour le jour... Relais de la splendeur du monde et des hommes qui l'habitent... La profession de journaliste ne manque pas de fondements généreux. Malheureusement, nombreux sont ces yeux, chargés par les nôtres, à notre place, de découvrir le monde, qui décident systématiquement

d'établir leur regard où désordre et polémique pourraient naître. Les grands hommes trouvent incitation dans les exploits des autres. Les petits scellent leur inaction, dans la satisfaction de voir plus grand tomber. Et chaque jour, dans leurs titres, toutes ces chutes ils ne taisent. Et ainsi l'inaction, son confort, son moelleux nous aguiche. L'humanité est invitée à prendre place dans le poisseux du triste et du médiocre. Exclusivement heureux, d'être libres et en vie, nous nous délectons de récits jonchés de cadavres. « *Les peuples heureux n'ont pas d'Histoire* »⁴. Ainsi pour en lire, pour en vendre et pour en créer, la sérénité sera sacrifiée pour l'appétit du divertissement, et d'une satisfaction falsifiée, qu'il faudra nourrir au rythme des plus grands carnivores.

Jeune homme, quand la réalité vous afflige, et que même le retrait désormais ne suffit : deux options, à ce moment, s'offrent à vous. La recherche d'un ailleurs dans le fini de ce monde. Ou la découverte d'un îlot, dans l'infini de votre esprit. Lequel des deux ai-je choisi ? J'allais m'offrir les deux. Même si ma tête fut sollicitée en amont de mes jambes. Je n'ai fait que respecter les caractéristiques de mon anatomie, me direz-vous. Mais l'esprit offre l'avantage non-

⁴ Hegel

négligeable de l'instantanéité du voyage... Et de sa gratuité... Si bien sûr l'ordinaire vous laisse respiration et moment pour méditer, dans la foule de tous vos engagements. Quand cette opportunité se présente, alors : un écueil se profile. Trouver une destination où fixer votre attention, dans l'immensément vague de l'esprit. Pour que valeurs, au quotidien délaissées, enfin se délassent, dans cet ailleurs enthousiasmant si imperceptible pour les yeux.

Cet ailleurs était pour moi, mont Olympe, Styx, mythologie antique. Je côtoyais Zeus, Hermès, Oreste, Icare. Récits et mythes devenaient la réalité d'un homme du vingtième siècle, qui se trouvait être moi. J'étais projeté dans un monde, où la magie transformait le commun d'un déplacement, en enfourchement d'ailes rehaussant un équidé. Soudain, le propulseur s'appelait Pégase. Et la splendeur des trésors, et le charme des femmes, et l'amour d'une patrie. Le monde n'était que beauté et prodiges. Les accomplissements les plus stupéfiants ne pouvaient rivaliser avec la grandeur de ces quêtes. Tout incitait à l'effort, à la prise de son goût.

Les héros progressaient ainsi vers leur but, nullement entravés par la question de l'option et du

choix, qui n'existait pas en ce lieu. Tout n'était que fatalité, destin, implacablement qui s'imposait à vous. Oui, la perte de contrôle réduit les horizons. Mais ne plus avoir le choix, apaise la conscience, de ne pas devoir se demander, tous les jours, si le choix finalement est le bon. A trop vouloir bien faire, jeune homme, bien souvent, les gens ne font rien. Ainsi, condamnés à l'action, les héros se voyaient privés d'une puissance de décision, mais renforcés d'une puissance de réalisation. Ils allaient, marchaient, progressaient. Et que le sentiment de fierté est grand, jeune homme, de se sentir utile à ce monde. Avec l'apaisement, de ne jamais s'entendre dire « c'est sa faute », étant donné que jouet du destin, vos choix, finalement, ne sont jamais les vôtres.

Univers fascinant que cette mythologie. Monde tourné vers le beau, l'action, dans les contours seuls de l'humilité. Oui, le moindre excès d'arrogance était systématiquement sanctionné par les dieux, qui rappelaient les hommes à leur simple condition. *L'hubris*, la démesure, offrait ainsi en sa condamnation, le dénouement moral de toutes les équipées.

À perte d'âme, à cette époque, jeune homme, avec appétit, je me plongeais dans ce monde. Mais quand la

croyance perdue de trouver une terre, où seul ouvrir les yeux, à son bonheur suffit. La tête délègue alors aux jambes, la charge du voyage et du rêve. Arrivé sur place, l'ordinaire ne devra être fui. L'ordinaire ne sera plus qu'exploration permanente, où l'ailleurs ne sera le résultat d'une quête. Mais bien l'offrande d'une réalité à la vue. Et cette offrande, jeune homme, à cette époque, m'a alors été faite. En compagnie des sourires rencontrés en périphérie de la foule, je partais pour la grandeur de l'Amérique et de l'Asie. J'allais poser le pied sur des images. Trouver l'immensité d'un terrain à la mesure de mes ambitions. Faire coïncider l'envergure intérieure et les possibilités extérieures. Un élan non plus entravé par les frontières.

Je pars. Devant moi, avant la frontière, les sourires sont alignés. Nous enjambons mécaniquement et électroniquement la mer. Arrivés, la cité nous présente les contours de son aspect. Nous nous dirigeons immédiatement vers son centre.

V.

Vingt-deux ans. Assis, motorisé, le métal avance. A mes côtés, les visages à l'identique. Mais à travers le verre devant moi soudain les tours s'élèvent. Froid du verre, sur un visage fier, si précocement qui découvre l'Amérique. Et les tours, chacune leur tour, sur la pointe de leurs pieds s'étirent pour s'amuser à se rêver la plus grande. Et la maréchaussée fend la foule, autoritaire pour la pupille et l'oreille, amusées de se voir projetées, dans une de ces pellicules, hier encore qui n'était que fiction. Et la nuit tombera. Et les écrans bombarderont les yeux, de faisceaux de lumière. Et nos semaines systématiquement s'éteindront à l'église. Et les chants jailliront. Et la chaleur enveloppera de fraternité, les corps, par la vie fatigués, seulement maintenus debout par la force d'une âme. Réconfort de l'esprit, à son tour, en ce lieu, apaisé par cette voix... Puissante... Au centre de la scène... Dont le seul souffle pulvérise la crainte.

Les tourments quotidiens, insidieux, sous ses mots se dessineront « montagnes » simplement à franchir. Au rythme de notre espoir. A tout moment avec l'aide du ciel.

A cette époque, mes tourments, jeune homme, culminant aux alentours du niveau de la mer, l'idée de montagnes à gravir ne provoquait que sourire sur mes lèvres. La vie est miel quand vos seuls souverains - en despotes éclairés - ont la grandeur de constamment associer à l'exigence d'une autorité, la bienveillance d'un frère. Parents, professeurs : mes supérieurs jamais ne me rêvaient inférieur. Ils ambitionnaient de voir croître ma grandeur, et dans le même temps la fierté des professeurs pour ma personne qu'ils étaient.

En permanence incité à grandir dans l'effort, j'observais... Etonné... Ces masses, sur l'asphalte, se traînent sans révolte. Leurs yeux sans réponse, uniquement leurs pas alimentés de fatalité, mais ce jusqu'à quand ? Et dire que ces pas, peu après, ne seraient que les miens. Pareillement, sans rêve, ni larme, ces yeux qui ne deviennent que le bleu saphir, d'une pupille sans usage. Tout vacillerait quand les seules autorités, dans mon existence, deviendraient despotes sans âme. L'obéissance avilissante injecterait insidieusement progressivement le mal en moi. Et je

repenserais alors à cette voix, au milieu de la scène. Aux malheurs qui ne seraient que montagnes à franchir. Et un sourire à nouveau s'étalerait sur mes lèvres, mais l'estime et non plus l'ignorance, en serait l'origine.

Pour l'heure, avec fierté, mes yeux découvraient, et que dire de mes mains... Une étudiante et le relief le plus accidenté rencontré en un périple se recouvrait de peau. A se croire, artificiellement plus grand dans les yeux d'une femme, la peur disparaît. Nouvelle source de réconfort qui vous fait oublier les sourires familiers. L'éclat des dents devient insuffisant, quand on peut goûter à la moiteur de ses lèvres. Seulement, rapidement, son visage pour toujours décide de n'être qu'un dos. L'invincibilité fond alors et s'écoule sur les joues. Sans jamais questionner, avec fidélité, l'amitié, intacte, vous revient. Boomerang.

A nouveau réunis, nos pas se meuvent sur l'immensément grand de la Terre. D'un continent à l'autre, incrédule, mon sourire s'abandonne, les yeux percés de lumière, dans les rues poussiéreuses. Ivre de fierté, dans l'esprit alors se projette le planisphère. S'y visualise la distance qui sépare de l'origine. Plus ample l'espacement, plus intense la sensation d'ivresse d'avancer dans la vie. Au plus loin des

habitudes, au plus près la certitude de se défaire de l'inertie.

Seulement, jeune homme, qu'avions nous fait, là-bas, en ces terres, à l'extrémité du monde ? Etudier, entre les murs, exactement les mêmes sciences. Et abandonner les mêmes chaises, au profit des mêmes sourires... Où seuls sur les photographies différaient les arrière-plans. Partir, l'amitié en bagage - et dès l'appareillage, les besoins affectifs sécurisés - avait fait de la nouveauté de ces contrées, seulement, pour nos jeux, l'originalité d'une nouvelle aire. L'originalité, loin de l'ordinaire. Loin de cette terre, à laquelle nous avons été mariés de force par le destin. Une société protectrice et nourricière, mais où la population était réquisitionnée, la journée, pour la production de richesses matérielles. La première nécessité est de maintenir, dans le confort, la structure des anatomies. Mais la jeunesse conçoit le corps, uniquement de l'intérieur, via l'envergure du ressenti.

Mariés à une terre d'ennui, nous avons fui, et ces maîtresses nous accueillaient, et s'adressaient à nouveau à nos sens. Leurs bouches diffusaient continuellement une musique. Leurs contenants laissaient s'échapper, verticalement, une nouveauté pour le nez, en nuage. Dans chaque geste de

l'ordinaire pouvait se distinguer la présence de l'inédit.

Seulement, jeune homme, nous allions rapidement apprendre que l'inédit n'est qu'un instantané de découverte. Que le sensationnel s'altère en ordinaire, à l'épreuve du quotidien. A épouser la routine d'une maîtresse, dans les fantasmes, progressivement la maîtresse redevient votre femme. La puissance des souvenirs qui vous lient. Les contours des visages qui vous manquent. L'assurance des soins garantis. Et on rentre, avec la même énergie, comme un beau jour on a fui.

Oui, la fin et l'origine du voyage coïncident. Inertie géographique, mais qui ne s'accompagne pas du regret de la stagnation. Certes, les yeux ont découvert que la vie exotique peut s'avérer, au final, tout autant routinière. Mais n'être déçu par la réalité du monde, qu'en partie, procure le double bienfait, de la sagesse de l'expérience, tout en conservant la croyance de perspectives d'avancée infinies.

Le reste du monde m'attendait... Entre-temps, de retour, j'apposais désormais sur mon présent un regard adouci. Les yeux me conseillaient toujours l'exode, mais maintenant la mémoire me rappelait

l'Odysée. Ulysse, le pied enfin posé en Ithaque ne pouvait défier la cohérence de se rêver Moïse. Après avoir tant attendu cette terre, je devais la respecter, cultiver l'indulgence. Malheureusement, les résolutions, jeune homme, ne vivent que le temps que la nature leur laisse.

Pour l'heure, le désir d'absolu en moi continuellement observait. Les décors se succédaient. Aucun n'hésitait entre le fonctionnel et la splendeur. Le gris coulait partout. Dans l'air, les mots ne relayaient pas la grandeur des esprits, simplement ambassadeurs qu'ils étaient, du dégoût de la gêne. Silence pourchassé. Mouvement permanent. Leur existence était une frénésie de vie sans l'épaisseur d'une marge. Les engagements scarifiaient leur liberté : les matins et les soirs, ils partaient à la recherche du raccourci. Et ainsi, dans la société, mourrait le badinage.

Je voulais m'introduire à nouveau l'humilité, la beauté, dans le corps. Aucune alternative : pour bientôt, à nouveau, le départ. Diminués, les fantasmes subsistaient. Dans mon imaginaire, l'eldorado ne s'était pas encore résigné à rejoindre l'utopie. Ce lieu existait : l'Afrique. Les sons qui m'en parvenaient. Les récits qui la décrivaient. Tout semblait converger

vers mes pas se posant sur ces rives. Il ne fallut d'ailleurs que quelques mois à ce corps – réquisitionné encore un petit temps sur ce lieu pour étude - pour enfin rejoindre une imagination, qui dès les premiers mots échangés avec la feuille, s'était sans sommation décidée à traverser la mer.

Sur place... Une bande de textile autour du cou... Un tableur la journée pour seul paysage... Je m'imposerais un cadre austère, là, au milieu de l'inconnu, pour persuader les pères du bienfondé de ce voyage. Ils s'imaginaient déjà l'expérience se résumer sur une feuille, introduite par mon nom. Je m'imaginai déjà l'humanité, par l'intérieur, me réchauffer le corps, et par l'extérieur, le soleil m'apposer sa caresse sur la peau.

Je suis parti alors. La virilité m'accompagna vers la brutalité d'une séparation voulue. La fierté s'occupait du bas de mon visage, la déchirure en pilotait le haut. Ligne sécuritaire, démarcation imaginaire. Leurs pas s'arrêtèrent derrière moi. Seul, l'orage se condense dans l'esprit puis se dénoue à gouttes chaudes sur les pommettes. J'étais assis enfin. Dans les bagages, la fierté et les rêves uniquement. Puis le métal s'est réveillé. On devinait déjà toute l'étendue de sa puissance. Il s'est décidé à s'élancer. Je laissais

intégralement, derrière moi, pour la première fois, tout un monde de certitudes. Le voyage de ma vie, je pensais, jeune homme. Le voyage de ma vie. Mais seulement dans quel sens ?

J'atterris. La nuit me fait découvrir ma destination, en atmosphère, seulement, pour l'instant. Ma lassitude se laisse guider jusqu'à l'intérieur de ses appartements. Puis le jour débarrasse enfin la ville de son mystère. Il reprecise les contours. Je sors découvrir ce monde. La porte se referme. Enfin, face à moi, la rue...

VI.

Vingt-trois ans. Le rêve prend vie. Les premiers pas dans la lumière, la poussière et le calme. Les yeux prennent la succession de l'imaginaire, l'enchantement n'y voit rien. Devant moi, la noblesse et le devoir avec légèreté s'empilent sur les têtes : la langueur déjà empreint mon quotidien. Dans cette tour, découverte, un à un, de visages rivés sur des écrans, qui deviendront mon horizon. Leurs yeux et leurs dents m'accueillent comme on accueille un frère. Sentiment puissant que le voyage pénètre enfin dans le dernier de ses ports.

Mais le soleil finit par s'absenter. On troque la communauté pour une intimité. A voyager seul, le privé est privé de présence. Chaque pièce supplémentaire se remplit de silence. Et les formules, mécaniquement assimilées autrefois sur les chaises, d'un nulle part ressurgissent dans leur éclat de

précision : « *J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre* »⁵.

Dans le salon, seul, mon âme réfléchit. Le couvre-feu isole. Mon seul interlocuteur devient cette boîte égoïstement qui parle, sans jamais écouter. Les images défilent. Fixent l'attention d'un esprit constamment vers ailleurs, incontrôlable dans l'arborescence de ses idées. Le divertissement neutralise la réflexion, puis la guide progressivement... Avec d'autant plus de persuasion, que le silence est devenu votre unique compagnie. Seul... Sans aucune présence autour de vous, qui même muette, vous ancrerait dans le réel... Le concret se translate, d'à côté de vous, à tout devant vos yeux. L'écran vous happe. L'intrigue vous capte. Les mélodies deviendront le refrain prochain de vos jours. Tout entier happé par cette boîte, une âme, en face, en frère, peut vous parler et distiller son message par l'intermédiaire de plusieurs bouches. Ame fraternelle, esprit distingué, qui n'expose pas sa prétendue grandeur dans l'aridité du nihilisme. Mais qui la distille, par saillie. A travers des mots pleins de drôlerie et ciselés, qui viendront rehausser la sincérité,

⁵ Blaise Pascal

des moments d'évocation, des plus intimes de nos failles.

La solitude, jeune homme, impose la confrontation avec les problèmes de l'existence. La routine les ensevelit, par la présence verticale de certitudes. Soudain, livré à ma solitude, la priorité n'était plus de continuer à avancer toujours plus loin guidé par l'ambition, mais de partager, avec un intérieur serti d'élégance, un extérieur de gourmandise. A l'image de ce héros à l'écran, la quête de maturité dans le partage avec une femme, devenait mienne. Et évidemment, jeune homme, je ne ciblais pour épilogue que la même conclusion. Une déesse étendue sur le sable. Son regard quitte l'horizon et découvre mon visage. Son sourire s'élanche sur ses joues. Retrouvailles de yeux, de mains, de bouches, sous le regard complice de la mer bleue et des palmiers, qui continuent leur danse, dans les airs et sur le sable, pour enrober d'un écrin de perfection, la naissance d'une fusion entre deux âmes.

Fusion... Voilà résumée la suprématie sur l'amitié de l'amour. Avec les frères, les esprits seulement se serrent. Alors qu'avec ces femmes, les yeux se touchent, se « bouche », se « peau », se lèchent. Tout

se touche, s'entrecroise, se découvre et fusionne. L'amour, c'est l'absolu à portée de lèvres...

Dans les rues, soudain, je voulais sentir prolongement à ma main. Ascension dans la pyramide des besoins, stoppée net, par l'émergence d'une réalité kaki. La peur et un nouveau chemin, vers une nouvelle tour m'attendait. Les sommets d'accomplissement devraient patienter, le temps que la conscience soit déchargée de l'urgence de survie.

Nouvelle terre, sans traverser la mer. Même bande de textile autour du cou. Même tableur la journée, pour seul paysage. Mais face à moi, les yeux deviennent sourcils. Les bouches ne célèbrent plus la blancheur partagée de nos dents. Elles condamnent la différence, en surface, de nos peaux. Seul... Sans refuge où y puiser de la confiance, de la lumière, les journées périssent dans une nuit permanente, noirceur diffuse dans l'atmosphère, de ces âmes, dont on ne peut s'extraire, sous la contrainte de l'engagement.

Pour la première fois, j'ai fixé l'humanité, sa férocité, dans les yeux. L'incrédulité face à la malveillance s'exprimait le long des intestins. Je réhabilitais soudain la suspicion, moi qui n'y voyais autrefois que regard corrompu sur le monde. Une

insistance dans le quotidien, à n'en voir que le gris, la menace. Réduire sa vie à une lutte primaire entre les hommes, était mépriser le potentiel de splendeur de l'existence, malheureusement inversement proportionnel à sa norme de durée. Je voulais maximiser mon don de vie. N'en voir que beauté et grandeur, constamment pour agir. L'horizontal est plus volontiers délaissé pour la verticale, si par-delà le mur, s'imagine la beauté bien plutôt que la guerre.

Mais dans leurs yeux, soudain... le pouvoir de destruction de l'homme m'est apparu avec clarté. Sans nuance. Comme une arme, du ciel lancée sur une ville, qui disparaît dans une lumière blanche d'une pureté exterminatrice. La défiance : de regard corrompu sur le monde... devenait lucidité essentielle sur les hommes. La candeur : plongeon dans l'existence, sans aucune retenue, à rêves déployés... Confiance distribuée avec gaîté, aux premiers yeux tendus, comme autant d'échantillons d'une foi inébranlable en la nature humaine, devait dans l'instant se retrouver délaissée. Une distance devait s'instaurer entre moi et le monde. Une protection. Désormais averti, je devais anticiper, avant même que de subir à nouveau, frontalement, la noirceur.

Malheureusement, jeune homme... Se méfier... Appliquer cette leçon de l'apprentissage, se confronta ici aux réticences de ma raison. La malveillance humaine est une réalité incompréhensible pour ma nature. Et l'esprit parle ici avant même que le coeur. L'énergie consacrée à se pencher sur d'autres destinées, pour en couper le rêve, vous dévoile certes, au milieu d'un désert de cendres, en souverain absolu. Autour de vous, fier... Vous contemplez, pour le moment, le vide, et les âmes, sur le sol, prosternées. Et vous vous suffisez d'une existence, uniquement rehaussée, à mesure d'enfouissement. Mais en agissant ainsi, quelle qualité et quelle durée de vie garantissez-vous à votre règne ?

Début de votre hégémonie, et dans le ciel déjà Damoclès s'agite. Les élans, par vos soins brisés, vous réserveront leurs premiers pas debout pour que justice triomphe. Et le temps dépensé à creuser un destin pour les autres... D'autres, dans la sueur et le silence, l'ont consacré à s'élever. Pour vous déloger, ils ne feront rien. L'altitude dans l'effort, par eux, atteinte, vous plonge déjà dans l'ombre. Autorité naturelle. A la rencontre de leurs cimes, émerveillés, les yeux se lèvent. Les pensées sont absorbées à se rêver au milieu de ces branches, leurs racines ainsi à l'abri que

jalousie sur leur sort se questionne. Tout un monde est attiré par le ciel, pour contempler l'existence du haut de cette majestuosité aérienne. Alors que vous... Intrigant, sans sommeil, la peur d'un semblable ou de la vengeance, toujours vous poursuit. Fin de vie, sans repos, dans la crainte, seulement finalement pour un simulacre de puissance.

La malveillance est un comportement irrationnel quand la vie se conçoit dans la durée. Et ma raison ne soupçonnait pas que l'avenir n'était pas systématiquement un souci partagé. Incompréhension, mais tout de même obligation, désormais de me méfier, pour m'extraire du jugement. Jeune homme, personne ne vous ensevelira jamais de reproches, pour avoir fait de l'humanité, avec excès, un objet de défiance. L'opposée, en revanche, offrira toujours la possibilité à l'extérieur d'accentuer par le reproche votre souffrance.

Je devais ainsi désormais me méfier... Me protéger d'un ennemi potentiel, quand rien dans ma nature ne m'indiquait son existence. Ne le voyant spontanément nulle part, je me suis mis à le soupçonner partout. A craindre systématiquement ce qui se dressait devant moi. Elan primitif brisé. La lutte devient permanente

pour que la défiance au quotidien se déploie avec mesure.

Période de trouble. Heureusement, chaque jour, un idéal demeure : uniquement s'entourer de lumière, pour que l'enfant perdure dans sa gourmandise d'apprentissage et d'action. L'eldorado n'est en fait pas délimité par une frontière, mais par des yeux.

Je suis reparti alors. La déception épousait l'amplitude initiale de l'espérance. L'humanité était composite en tous les lieux, fin pour moi de l'exploration en surface. Ma fuite viserait maintenant uniquement la profondeur d'âmes généreuses, et d'une enveloppe attirante, dès mon arrivée recherchée. Le règne du fonctionnel retrouvé, je retrouvais un tremplin vers les sommets espérés du ressenti. Seul l'absolu semblait à mesure ; et je voulais désormais trouver son accès, depuis peu, que je savais être une bouche. Demeurait seulement alors un obstacle théorique : l'amour jamais ne se provoquerait. Vérité générale, qui n'était pas de nature à raisonner l'entêtement de mon intuition. Je voulais et j'allais, atterrir, je le savais, sur des lèvres, dans l'intérieur d'une paume.

Retour définitif sur la terre d'origine, et début de la recherche. Les yeux analysent ce que la réalité propose à un destin. Beauté identifiée, mais qui n'est pas immédiatement stoppée. L'intérieur craint l'insuffisance de temps, pour étaler ses richesses, et lui permettre elle aussi de comprendre, l'envergure de la chance.

Exposer ce qu'on tient à offrir, pour se montrer digne, de le recevoir, en retour. Cela demande un espace, sans retenue, pour se livrer, que la modernité procure. Sur ce site, l'esprit se déroule dans l'emplacement prévu pour les mots. En pixel, le corps se placarde sur des carrés d'image. Les richesses de mon être installées, mon urgence de partage s'en va découvrir les autres. La nuit tombe mais la soirée seulement commence. La quête est lancée, le chercheur persuadé que sa présence implique également la sienne, si les natures analogues sont tournées précisément vers les mêmes solutions. Un premier emplacement. Un deuxième emplacement. Un troisième emplacement.

VII.

Vingt-quatre ans. Assisté de la modernité et la timidité, décomplexée, enfin flâne sur les allées tapissées de pixel. Les visages apparaissent, au grand dam du hasard, Cupidon, sur ce site, est ma main. Impatient de m'agrandir la vie, de projeter la lumière sur un pan inexploré de l'humanité. Enfin un visage et une âme lumineuse identifiée, dans une poignée de mots qu'elle étale, comme autant de valeurs qui sonnent juste, et me voilà au bras de deux yeux, dans les prochains jours, qui ne me quitteront plus. L'inconnu et l'évidence, dans la fulgurance soudainement s'associent.

Les transports fendent les cartographies, le long d'axes nouvellement dévoilés. L'asphalte sillonne autrement. Le corps s'arrête, puis monte. Une intimité entrebâillée s'ouvre, et s'offre sensuellement en caverne pour les sens. La routine ainsi s'adoucit,

quand elle n'est plus la seule. De fin, elle devient le début. L'attente... Malheureusement, les retrouvailles tant espérées rapidement sont craintes. Le vernis de la nouveauté craquelle. Les défauts mis à nu, s'offrent gênés, au désir d'absolu, dépossédé d'un naturel parfait qui n'était qu'apparat. Les larmes sur les histoires s'écrasent alors comme des points. Le réconfort initial, un jour se meurt en frustration. La solitude, à présent réchauffée, n'envisage que soleil comme unique projecteur de lumière. Sur les cartes, les axes s'effacent à la vitesse de leur apparition. L'humanité dévoilée au hasard de ce guide, est replongée dans l'oubli, et dans l'ombre.

Les habitudes redeviennent pour les pas le moteur quotidien de l'action. Le corps avance, se sent étranger, quand l'humanité partout autour se déplace, mais que personne n'a fait sienne votre main. Pesanteur de la solitude, mais qui ne fige pas dans la résignation, tant votre nature vous paraît partagée, et donc sa rencontre pour bientôt imminente. Rien n'est plus commun à nos yeux, jeune homme, que notre propre nature. Et un rapport au beau, jamais que l'on ne suspecterait dissemblable chez les autres. Le concept de « relativité des désirs » s'impose seulement dans notre esprit, quand les désirs,

progressivement, s'imposent à l'encontre des nôtres. Plus tard, les refus s'accumuleront, et m'imposeront de regarder en face l'évidence : les hommes diffèrent dans leurs aspirations. Certains ont le souci d'offrir à leur vie, une stabilité. D'autres ne peuvent se départir d'un esprit permanent de conquête. D'une tendance irrépressible à vouloir s'accompagner de la splendeur toujours plus étincelante d'un corps, de la puissance toujours plus stupéfiante d'un esprit.

La puissance d'un esprit, cette finesse qui s'exprime en fulgurances. Cette intelligence qui édifie, à chaque parole, une distance, entre elle et le monde. Inapprivoisable en apparence, et si délicieusement proche dans l'élégance de sa personnalité... L'être subtilement doté d'esprit, est apprécié, dans les semblables proportions à un premier degré farouchement combattu.

La puissance d'un esprit, une finesse. Une largeur aussi, creusée dans le temps, par une curiosité furieuse. Les frontières de l'existant sont sans cesse repoussées. La saveur de l'inédit, chaque jour, et indéfectiblement la même question : où ce soir cette fois par hasard s'établiront nos yeux ?

Finesse... Largeur... Mais aussi profondeur. Profondeur de l'esprit : élévation de la maturité. Révélation de la précision comme seul gage de pertinence, pour comprendre, agir, ne plus subir, maîtriser avant tout soi-même et rejaillir en source d'apaisement.

Rencontrer la puissance d'un esprit nécessite de discerner un souffle... Alors que trouver le génie d'un corps, jeune homme, vous le savez, ne nécessite nulle application. L'effort tout d'un coup s'efface. L'évidence s'impose. La beauté vous renverse. Pour nous autres, êtres intrinsèquement fascinés par la lumière, à la vue de ce panorama, nous nous arrêtons. Nous interrompons soudainement notre quête vers l'éclat. Nous nous établissons à ses côtés, et nous admirons la cristallisation de l'évidence de notre présence sur la Terre. Un trésor, et la seule crainte, soudainement qu'elle se lève. Qu'elle s'en aille. Être dans l'incapacité de se passer de son apparition, avec éclat, pour vivre. Mais sentir l'insoutenable position qui est désormais la nôtre... A tout devoir sacrifier, pour retarder l'ennui de ce diamant trop éclatant, un matin, qui partira. Pilote par sa propre vitesse dépassé, et pourtant inexorablement au loin l'arrivée se dérobe. Autrefois précautionneusement conservés, comme

gage de liberté, les papiers verts, dans les airs, voltigent. Sur le bord, les visages familiers accompagnent votre trajectoire folle, les résumer brutalement à l'oubli. Même votre force de caractère finit par se réveiller à genoux et prend peur. Entre conquête et garantie, pour conserver son énergie, la compagnie le plus souvent est préférée aux rêves.

Stabilité ou esprit permanent de conquête. Beaucoup, pour ne pas devoir expérimenter l'inconfort des limites, de manière prématurée, s'établissent. Ils évitent l'harassement. Personnellement, jeune homme, l'épuisement n'a jamais apeuré ma nature. Au contraire... La fatigue témoignerait presque de l'optimisation du don d'exploration, que l'on m'a confié, en arrivant sur cette Terre. La cible de ma quête sentimentale était donc un corps étincelant, un esprit stupéfiant, sans fatigue pour obstacle. D'autant, que la seule lassitude réellement qui nous mine, est cette nécessité de devoir avancer quand plus rien autour n'a de sens, ce qui n'était pas notre cas. A vingt-quatre ans, hissés à des sommets académiques, par l'effort, le monde extérieur nous semblait pareillement structuré, c'est-à-dire normé par le mérite uniquement.

Ainsi, au loin, les portes semblaient nous attendre. Pour s'ouvrir, le jour, sur le bois, le doré, un bureau, et toutes nos sources de fierté, sur les murs, suspendues dans les airs. Et la nuit... Sur une bande rose et des ronds scintillants qui récompenseraient la grandeur de l'ascension, par la douceur, la chaleur, l'humidité. Nos pas partaient en mission. Nous voulions grignoter chaque instant. Le désir de trouver un corps et une âme dans lesquels basculer n'avait pas encore rejoint la sphère hypothétique du rêve. L'évidence et l'exigence en tout point se confondaient. Les corps n'étaient pas encore mutilés par l'enracinement quotidien, et l'enchaînement, devant une table, aux poteaux qui roulaient. Nous étions des fruits prêts à être dévorés. Et de l'esprit... Nous ne recherchions que finesse. La largeur de l'esprit se nourrit des années et de la solitude, éléments incompatibles avec notre degré d'innocence. La profondeur de l'esprit se révèle dans la survie, quand les portes, une à une, se sont fermées, que les murs se dressent partout comme des arbres, et que dans ce piège, il faut repérer une issue et s'enfuir.

Rechercher de l'esprit, en priorité sa finesse, du corps, sa gourmandise, avec cette ambition, la timidité s'élançait à nouveau sur les allées tapissées de pixel.

Des possibilités se présentent. Mais l'évidence tout d'un coup se précise. Deux yeux félins qui percent mon âme. Des arrondis insolents qui agacent ma bouche. Certitude potentielle, très vite entérinée par la réalité, dans un café, réciproquement qui confirme les images.

Les corps sortent, se déplacent, et ne peuvent supporter plus longuement l'éloignement. Une silhouette s'arrête. La sienne se retourne. Mon visage s'élance vers le sien, et nos paires de lèvres s'ouvrent sur d'infinies perspectives dans lesquelles simultanément nous plongeons. Les mains se trouvent, et se retrouvent, et le long du chemin se confient, avec amusement, sur toutes ces années d'égarement à chercher.

Sentir désormais la justification de son existence dans la paume, libère de l'obsession du temps. Avec elle, horizontalement, ne s'imaginent plus les événements aimantés par la flèche, mais les corps qui basculent sur le textile et se proposent au ciel. S'allonger dans le moment présent, enfin, sans réserve. Sans images persistantes du passé, qui nous font oublier, tout devant, le spectacle. Sans futur espéré, mais qui nous est refusé, à voir en la vie, un ennemi, qui conspire contre nous. Non, avec elle, le

passé disparaît. Le futur devient le simple prolongement de cette plénitude nouvelle, qu'il faudra étirer jusqu'au dernier jour, dont on ne se soucie même plus.

L'unique préoccupation désormais : choyer cette alchimie unique d'esprit et de corps. Obsession qui se traduit seulement par la nécessité, de préciser le rapprochement. Son relief est pour le physique, le plus stimulant des tracés d'entraînement, et son âme, le plus redoutable des jurys, tirant l'espièglerie vers des sommets continus de brillance. Séduction permanente garantie. Partir chaque matin, à la conquête de sa rive, tout en mirant déjà dans sa pupille, un drapeau blanc qui flotte. La journée, les esprits s'enlacent. Le soir, les corps fondent dans la chaleur de la nuit. Depuis des années, gouverné par l'esprit, l'être se soulage à laisser les commandes, au corps, dans un total lâcher-prise. Néophyte dans l'abandon, sa silhouette, sur la terre ferme, pour la mienne était un guide. Dans le sillage de sa légèreté, l'existence glissait sur l'écorce de la Terre.

Seulement, jeune homme, j'allais rapidement apprendre, qu'entre la légèreté et la lourdeur, il suffisait d'un rien pour que le manque de distance sur la vie, le manque de réflexion, enracine. Désormais

extrait de l'interrogation incessante sur la recherche de l'harmonie, ma sérénité nouvelle fut malheureusement troublée, par sa propension à cribler chaque moment de prénoms. N'oubliez pas ce que disait cette femme : « *Les grands esprits discutent des idées. Les esprits moyens discutent des événements. Les petits esprits discutent des gens.* »⁶

Mes doutes honorables sur l'existence, furent remplacés par des échanges inopérants sur les gens. La valeur de la réflexion, s'évalue sur sa capacité à transfigurer, dans la durée, le réel. S'arrêter à la surface des gens... Se noyer dans toutes les composantes d'une personnalité, sans isoler, dans cette masse, l'origine de vos tourments, dans vos problèmes vous enlise. Dans les conversations, la nécessité est toujours de se positionner à bonne distance. Ni à trop grande proximité de la réalité... Ni trop loin dans les idées... Bien des discours sophistiqués, une fois le silence retrouvé, vous laissent dans la difficulté concrètement pour agir.

L'évidence qui nous avait unis, n'était en fait qu'ignorance, de ce que l'autre, en profondeur était. L'asymétrie de réflexion sur soi, sur la vie,

⁶ Eleanor Roosevelt

progressivement apparaissait. Soupçonnées, les différences furent scellées finalement par la nécessité de gagner son autonomie, par l'obtention d'une maîtrise. Situés à des stades d'avancement, distincts, dans cette quête, nos corps définitivement se séparèrent. Le destin se charge parfois, jeune homme, d'accomplir pour notre réalisation personnelle, ce que notre tendance exagérée à la sécurité nous détourne de faire.

A distance dorénavant de l'excès, je croyais apporter à mon quotidien l'apaisement. Je fis en fait la constatation, mon ami, que loin de la beauté rapidement tout se fige. Comme ce prince, je méprisais les caprices d'une rose, exagérément qui souhaitait se protéger du vent. Mais sans son parfum, chaque matin, à humer dans les airs, son évidence de beauté à admirer – sans nul autre but, qu'au mieux la protéger, pour pouvoir égoïstement en jouir – en l'absence d'éclat, l'instant redevient une quête incessante, non une contemplation.

L'âme nostalgique, ancrée dans le souvenir, abandonne une vie, qui elle, réhabilite soudain l'ordinaire – étude, approvisionnement - pour maintenir le mouvement.

Pendant des mois, les journées se succèdent, identiques et vides. A la surface du pupitre, l'encre est troublée par le sel et par l'eau. Impuissant, le bonheur passé était une rive que l'on quitte des yeux... Sans réaliser que tout devant, à nouveau, au loin, se déroule une plage. Un nouveau corps et une nouvelle âme, en effet, m'attendaient. Pendant de longs jours, rien. Mais le dernier soir, la veille d'être certifié, par la société, unique pilote de nos propres existences, les individualités se rassemblèrent, une dernière fois, dans les verres et le bruit. Les aiguilles tournaient. Le sablier se vidait. Le jour d'après commençait à présenter les engagements. Alors la foule progressivement se brisa en fragments de convoi.

Une année, à côté de sa chaise, alors une dernière expédition à côté de son siège. A sa droite. Le vaisseau glisse vers la fin d'une existence partagée. Un paysage bientôt oublié défile sous les yeux. Quelques minutes avant que le divertissement ne recommence à devoir se chercher un public, une complice, une rivale, à sa place. Quelques minutes. Le vaisseau glisse. En périphérie, dans le calme de la nuit, la mer s'assouplit par vague. Dans l'habitacle, les mélodies excusent les fatigues de leur plongeon prolongé au plus loin du silence. Plus que quelques

minutes. Rien n'annonce ce qui va arriver. Rien n'annonce ce qui va arriver.

VIII.

Vingt-cinq ans. La nuit. La veille de piloter ma vie, jusqu'à mon intimité elle pilote la mienne. Sur l'asphalte éclaboussé de lumière, accompagné par les roulements de la mer... Le vaisseau glisse... Puis finalement s'immobilise. La fin annoncée d'un quotidien partagé, contre toute attente soudainement se prolonge. Mes derniers mots, avant même que de s'échapper de mes lèvres, se retrouvent avalés par sa bouche. Les fantasmes observent la réalité, avec admiration. La moralité s'était refusée à considérer une enveloppe réservée. Seul son esprit en permanence était scruté, provoqué, pour permettre aux prisonniers, assis, dans une salle, enfermés dans la théorie, de s'offrir l'évasion.

La ponctuation finale maintenant suspendue à nos lèvres, envisage une suite. Les corps, pour se rapprocher, derrière quatre murs se cachent, du

jugement et des yeux. L'esprit pétille toujours dans les bouches, mais maintenant aussi dans les pupilles. Ciel bleu à l'infini sous le crâne. Quand à travers un esprit et un corps, s'entrevoit un futur, se scelle avec son passé pour toujours une trêve.

Les peaux offrent l'ensemble de leur surface. Le présent, désormais comblé, toise le passé, et s'amuse à le trouver sans relief. Passé déprécié, mais peut-être d'un unique côté, à en craindre sur le sujet, progressivement la persistance de ses silences. L'autre trompé n'est jamais évoqué. Tout autant les raisons qui incitèrent sa bouche à se tromper de lèvres.

L'absence de clarté trompe les illusions, mais jamais l'intuition. Qui déjà me parle de son éloignement à venir. Pressentiment d'un simple amusement projeté sur un corps. Plaisir éphémère, en surface, insoucieux de la topographie de mon âme. Désireux d'être considéré pour l'ensemble des vertus de mon être, mon corps soudain inerte me refuse un plaisir, dont au fond je ne veux. Le chimique empêche au mécanique, de tangiblement lui témoigner l'ampleur de ma passion, qui ne serait que consommation pour en face.

Les corps quittent le noir, se séparent. Les adieux, non plus suspectés, quelques jours plus tard, cette fois, deviendront véritables. Pourquoi inscrire en ses débuts une histoire dans tant de poésie, pour la voir retomber aussi communément dans rien ? Si vous saviez comme je partage votre étonnement, jeune homme. J'aimerais tout comprendre. Tout vous expliquer. Vous raconter comme le temps passé, nous éclaire systématiquement sur les mystères d'autrefois. Il n'en est rien. Aujourd'hui encore, la subjectivité seule, me vient comme raison, car elle m'échappe, de son enjambement de mer, vers ce pays, sans le moindre mot, loin de moi.

Deux femmes, loin de moi, s'accomplissent. L'estime fragilisée, pour se préserver, s'en remet alors à des faits objectifs. Le mouvement permanent de mes pas, intelligemment conseillés par l'esprit, finit de me persuader de la légitimité de l'amour que j'éprouvais pour moi. Tant d'années à respecter l'instant... Et le temps jamais ne coule vers le regret, mais directement, à grand battement, dans vos veines. Corps sculpté. Esprit aiguisé. Ame ouverte et jamais qui se fige. Ainsi je m'avançais au service de l'humanité. Pour l'élévation de tous, et la consécration

que j'espérais observer, dans leurs yeux, de la respectabilité par l'effort, atteinte par mon âme.

La formation se termine. Arrive le moment, après avoir écouté, d'appliquer. D'agir. La vie cesse alors d'être ce chemin balisé. Le destin librement doit tracer son sillon. Où aller ? Que faire ? A cet instant, le souvenir rappelle l'illusion de croire au soulagement, dans la durée, par la fuite. Avertissement négligé. Libérés du devoir, spontanément les désirs se projettent par-delà les contours initiaux d'une vie.

Partir. Offrir à sa vie le soulagement, loin de la compétition. L'élitisme procure certes la fierté de s'élever par l'effort. Seulement, au quotidien, dépasser son passé ne suffit qu'à si peu. Ils ne visent pas l'amélioration pour beaucoup, mais rapidement la reproduction de leurs gênes... Ce qui requiert, pour la survie de leur descendance, un accès conséquent aux ressources. Même nécessité financière, leur propension au clinquant, le raccourci d'acheter de la lumière, pour que leur reflet sur vous, rehausse votre éclat. Accéder aux richesses devient une priorité. Des richesses, distribuées par la société, proportionnellement à votre rang dans la hiérarchie. Dès lors, la lutte devient permanente, pour se hisser, s'imposer, se maintenir en dépit de l'arrivée des

nouveaux arrivants, pour conserver position sociale et privilèges.

L'obsession du social, de l'argent installe dans l'affrontement, et détourne du calme. Alors, si la quiétude intérieure importe plus à vos yeux que votre image extérieure. Si l'accomplissement d'une vie vaut mieux dans votre esprit que la création de plusieurs, à ce moment l'étranger se propose en refuge. Rencontrer des êtres issus de différentes sociétés, avec chacune leur propre référentiel, empêche l'établissement d'une hiérarchie entre les hommes. Les individus ne s'envisagent plus socialement, mais humainement. L'autre cesse d'être une menace. Les seuls ennemis sont internes à nouveau - lacunes, pulsions - et l'accomplissement, par conséquent, redevient garanti par l'effort.

Partir. Offrir à sa vie l'apaisement, loin de la compétition. Loin de la banalité, également. La compréhension imparfaite du langage, dissocie le son, du sens. Les esprits même agités sont maintenant uniquement la beauté d'une musique.

Partir. Se proposer dans toute sa personnalité. Ne considérer que des essences... Malheureusement, le social, jeune homme, à l'étranger également vous

rattrape. Les besoins primaires rapidement vous envoient au labeur. Or la valeur du travailleur, là-bas aussi, est un papier que l'on tend. A ce moment, la relativité culturelle revendiquée se retourne contre vous. Le prestige de votre formation, à l'origine, devient la banalité d'un titre, dans ce pays, qui interdit les raccourcis. Prise de conscience que la moindre option impliquera un renoncement. Quitter sa terre natale, mais accepter de renoncer à des années d'effort. Ou rester dans sa patrie, s'appuyer sur un titre, s'élever socialement, mais ne laisser à l'enchantement que si peu d'occasions pour s'exprimer chaque jour. Que faire ? A quoi renoncer ? Dans un cas, le désagrément est encore abstrait - l'absence future de magie - seulement le pressentiment de l'intuition. Dans l'autre, la perte est déjà sous vos yeux, l'indifférence des professionnels sur un parcours, et l'attente quotidienne de sollicitations. Touché par ce désintérêt, l'égo, accoutumé depuis la naissance à être contenté, se manifeste pour que l'individu continue à le servir. Cette question surgit alors à l'esprit : pourquoi se battre pour être accepté comme rien, quand un pays est déjà prêt à vous accueillir en roi ?

L'envie de se vouloir important l'emporte. Retour anticipé alors de l'exil. De toute part les sollicitations tout d'un coup affluent, et après seulement une poignée de jours, me voilà installé derrière une table, à découvrir le privilège de l'argent, quand il respecte le temps. Temps de montée en compétence accordé à l'apprenti. Argent livré tous les mois. Richesse relative, mais butin déroutant, quand on fut jusqu'ici sans le gain, et non encore lancé dans tous les engagements.

Sur place, se deviner plus récompensé que des travailleurs de parfois même deux fois son vécu, impose le sens du devoir. Identifié comme un grand, et se voir pourtant laisser le temps de le devenir, fait monter l'envie en vous, de répondre au plus vite, par un total dévouement, à la bonté. Les pièces se glissent comme dans votre corps. L'énergie ainsi enclenchée, orientée par une maîtrise grandissante, fait progressivement coïncider - votre contribution avec leur rémunération - le niveau des apports. Société où tout semble harmonieusement à sa place. Le cadre vous élève en richesse et en maîtrise. Quoi de plus légitime alors que de contribuer à asseoir sa puissance.

Seulement, jeune homme, le rythme naturel, respecté le temps de la bienveillance, qui est celui réservé à l'apprenti, se retrouve soudainement méprisé, l'autonomie atteinte. Seul, pour des raisons de rentabilité, émancipé du guide, vous voilà tout d'un coup pleinement intégré dans une chaîne de production. Une chaîne d'information. Où toutes les tâches, même intellectuelles, sont morcelées. Où le résultat du travail d'un, sert de combustible à un autre. Les êtres, les uns des autres, désormais dépendent. Ils ne sont plus maîtres de l'ensemble des moyens pour réussir dans leur mission... Et restent pourtant jugés, sur le respect exact du résultat attendu d'eux. L'interdépendance : ou la perte d'autonomie... mais également l'occasion ou jamais de cultiver la solidarité entre les hommes. Seulement, vous verrez, jeune homme, d'un individu à l'autre, comme les compétences et le cœur diffèrent. D'aucuns, par précision et générosité fluidifieront votre vie. D'autres, par noirceur ou maladresse, lui feront perdre de son éclat, de son élan.

En quelques mois, ma générosité s'est ainsi progressivement épuisée. A solliciter sans cesse des hommes, dont j'ignorais la complexité de leur travail, et donc ma légitimité, sans arrêt, de les pousser à le

faire. A l'opposée, je m'évertuais à satisfaire des demandes, dont j'ignorais l'urgence et la pertinence, méconnaissant la finalité du métier de la personne qui me sollicitait, et par conséquent, pour assurer sa mission, la réalité de ses besoins.

Courir après l'information. Et l'horloge qui tourne. Et le sablier qui se vide. Et l'esprit est en permanence à vif, chargé par la conscience, si le résultat n'est pas atteint, d'être exempt de reproches. Et le corps dissimule ses souffrances, oublié. Productivité, souveraineté des chiffres, intégration d'un monde social, où le financier systématiquement l'emporte sur l'humain.

Spontanément, les victimes pointent le sommet des pyramides. Mais presser à en extraire toujours plus de chaque homme, est pratiquement devenu une nécessité contemporaine pour continuer à exister. Le prix est le critère principal pour chaque achat. Ainsi le coût, demeure la principale préoccupation pour chaque système de production. Bonheur dans la possession, dans l'accumulation. Beaucoup dénoncent, mais disent « combien », leur important si peu, tant que les victimes ne sont pas eux, de connaître le « comment ».

Et les individus, dans les hangars et les bureaux, sans répit s'activent. Lucides du modèle, de ses limites, ils ne peuvent renoncer à la rémunération, mensuellement, qui les libère des engagements, notamment de ce toit. Ce nid qui matérialise l'envol, et permet à la jeunesse insatiable, qui souhaite tout goûter des trésors de la vie, de s'approcher de l'effervescence et la lumière. Les débutants se rapprochent. Les éprouvés s'écartent. La maison d'enfance à distance, la saturation des sens un jour vous déplace dans la chlorophylle, rendu au silence, au vert, à vous-même.

La jeunesse s'envole, pour s'approcher de la lumière, et aussi rapidement s'éloigner des transports. La maison d'enfance à distance. Mais l'activité s'érige, où les chemins convergent, et rend l'expédition chaque matin nécessaire. Or quand les journées deviennent, dès l'arrivée sur place, sur plusieurs heures, une véritable souffrance, étendre l'emprisonnement par le bruit et la promiscuité dans les transports, devient pour celui qui a le choix, inconcevable. D'où cet emplacement, à proximité, que l'on privatise, qui libère du temps mais nous emprisonne pour son paiement dans la machine.

Annoncé depuis des années comme l'apogée, le soir on se découvre vide. Travail, un mot que l'imagination prolongeait vers des cimes de fierté... Que la réalité plonge soudain dans les ténèbres du doute. La découverte de la souffrance spontanément rétablit les aînés dans la grandeur. Nous revient l'image de leur sourire, de leur tendresse, qui prenait le temps de nous réchauffer, le soir, d'accepter la futilité, quand ils avaient subi tout le jour. L'estime se confond à l'incompréhension dans les yeux. Ascension à la force des années, pour assister seulement à l'épuisement des âmes. Les hommes sont des Atlas, jeune homme, portant continuellement sur leurs épaules leurs engagements. Désormais contraints de rester, pour payer, dans un monde où tout se résume au fonctionnel et aux convenances, se manifeste progressivement un manque sur lequel nous ne mettons pas de nom. Seul le temps, les années d'absence et de souffrance, permettent aux individus, jeune homme, de discerner les facteurs indispensables à l'équilibre de leur vie.

Ainsi, les premiers soirs, à distance progressivement des bureaux, le corps, sans mot pour définir son mal-être, pour le contenir, sent le doute fatalement se répandre. La raison échoue à

comprendre, alors l'esprit, pour éviter de ressasser, choisit de se neutraliser dans les mondanités et le spectacle. Le soir offre l'évasion, mais dès le lendemain, les journées vous réduisent à la même souffrance. Alors, pour élever son destin, l'ambition comprend qu'il faudra faire bon usage des moments de liberté, se regrouper dans toute sa personnalité, pour écouter les conseils du silence. Oui, jeune homme, la solitude apporte rarement des solutions par la raison, mais s'isoler, offre l'espace nécessaire à l'intuition pour vous mener à vos besoins.

Ainsi, le soir, l'amitié toujours propose, mais désormais les sollicitations se déclinent. L'esprit se recentre, pour enfin redevenir maître du jour, et non plus seulement promeneur de la nuit. Les solutions se cherchent dans le vague, de l'ignorance du mal-être qui nous touche, pour se projeter à nouveau, avec confiance, vers l'avenir. Mais le premier soir, aucune révélation ne parvient à la conscience. Echec. Mais abnégation. L'être se sait condamné à l'exploration, s'il ne veut se résoudre, jusqu'à la fin, à subir. Les nuits suivantes offrent ainsi, à l'évidence, à nouveau, un espace pour advenir enfin. Et un soir...

IX.

Vingt-six ans. Les journées offrent maintenant uniquement, frénésie et fadeur. Les cadences imposées par les objectifs, ne se soucient plus du rythme naturel, pour préserver les hommes. Surrégime étendu sur l'année, et mal-être constamment étouffé par les convenances, qui imposent de respecter, de sourire, peu importe à votre endroit la nature du traitement.

Restriction inattendue de la vie. Les émotions sont réduites au silence. La liberté, à l'immobilité. Le soir, alors, l'évasion se fait nécessité de vie. Les instants non contraints par un rôle, ne sont plus de simples heures à dépenser, mais désormais des minutes à respecter, pour leur pouvoir sur l'avenir.

Les premiers soirs, sans résultat, ce pouvoir se limite à une potentialité, seulement. Mais un soir, un phénomène renverse votre vie.

Un soir, où le corps, sans énergie, s'apprête, pour se régénérer, à nouveau momentanément à suspendre votre présence au monde, et donc interrompre votre vigilance pour la révélation... Avec un reste de force, la curiosité s'engage, comme par intuition, dans les premières pages, les premières images d'une œuvre. Et alors là... Une main soudainement vous saisit, et vous guide, en un rien de temps, exactement où votre corps, secrètement, le désirait. Vers la beauté, les artistes connaissent les raccourcis dans ce monde. Et alors, soudainement... tout est là qui s'affiche sur la page. Les émotions pures qui pacifient l'instant. Les pensées qui font évoluer, qui éclairent le futur. Chaleur réconfortante en plein cœur de la nuit. Les paupières, certes, finissent par interrompre, provisoirement, le spectacle. Mais maintenant les yeux savent où se diriger, pour renouer avec l'esprit et le cœur.

Chaque matin, chaque soir, ainsi les livres s'ouvrent. On se remet, via ces artistes, à fréquenter le beau. Côté la grandeur, jeune homme, réjouit. Mais fait naître également un doux sentiment de malaise. A contempler ailleurs, ce qui n'est plus chez nous... Rapidement, on se sent profiteuse. Consciente désormais du manque, pour avoir admiré le plein,

l'âme courageuse réajuste sa situation. Se met en règle avec ses idéaux. Et après quelques semaines, seulement, un mystère se produit : la beauté contemplée, désormais est observable sur nous.

Oui, l'art n'expose pas seulement. Il bouscule les âmes, les transforme. Les œuvres majeures, telle une déflagration, s'introduisent toujours en volcan dans nos vies. Elles purifient par le feu, avec puissance, splendeur, un monde intérieur, à la hâte, bâti. Nous observons, hypnotisés alors, la lave, dans leurs veines, se déverser, sur le papier, sur la bande. Le cataclysme se poursuit, puis finit par s'interrompre, à regret, et l'ordinaire reprend ses droits dans les yeux. Mais dans le corps, la chaleur des sensations expérimentées, retombées en cendres, constituera, dans l'avenir le plus proche, pour notre élévation, le plus fertile des terrains.

Ebranlement intérieur. Je regardais, chaque soir, désormais, hypnotisé, la lave dans leurs veines se déverser, sur le papier, sur la bande. J'étais ébahi, en mon intérieur, par l'ampleur de cette onde qui me traversa. Leur intimité renversa la mienne. Un homme parlait, je croyais entendre le monde. Ma vision de l'introspection soudainement se mua. L'épanchement était désormais anobli, par la révélation d'une notion :

la profondeur. S'épandre n'était plus étaler, avec impudeur, ses sentiments. Mais creuser. Sonder son existence, à l'emplacement indiqué par l'intuition. Y remonter le plus rare des gisements. Et une fois la matière des souvenirs à disposition : commencer à ciseler. Tailler. Epurer. Offrir seulement à la vue, ce qui lui fait le plus souvent défaut. L'éclat. La pureté d'une émotion authentique, pratiquement inconsciente de sa grandeur. Mais également l'évidence d'une pensée, qui mieux que répondre, éclaire. Un seul pas de côté, de peu, s'éloigner ou se rapprocher. Et voilà le problème, dans sa vision, qui s'en trouve totalement modifié.

Creuser à l'intérieur, pour remonter la lumière, je compris que sommeillait en moi l'étendue d'un pouvoir. Ainsi, spontanément, je me suis mis, à mon tour, dans ma mémoire, à creuser, sonder. Remonter. Puis ciseler. Voir mes yeux couler en oeuvrant. Je mésestimais la richesse d'un passé, la puissance de mon âme. Je contrôlais la justesse de restitution, d'un souvenir, d'une idée, et l'image de mon être reflétée par les mots, sur la feuille, amplifiait soudainement l'estime que j'éprouvais pour moi. Je me découvrais plus grand, même simplement à moi-même. Vouloir montrer, derrière sa timidité, ce que cache le rideau.

Et avant même que de faire découvrir aux autres, l'étendue de son être, se surprendre, à apprendre, finalement, à se connaître en premier lieu.

Connaissance, confiance : autant de richesses, atteignables, finalement avec rien. Seulement s'offrir le temps de la réflexion, qui alimente le cerveau, comme l'eau, le moulin. Je me suis mis alors, à dévouer tous les instants, que me laissait mon reliquat de liberté, à activer la roue. Je creusais. Je remontais. Je ciselais. Des émotions, bien plus que des réflexions. Je n'avais pas encore compris, dans la société, la nécessité de s'échapper ; partout, la largeur de ces murs. Evoquer les moments émouvants me paraissait alors suffisant, pour qu'une âme voisine se sentît invitée.

Je guettais l'arrivée de cette âme, imminente, l'échelle de l'attente me paraissait le jour. Agrandi sur papier, je laissais désormais, à chaque rencontre, mes récits m'introduire. Ebahi de visualiser une grandeur, il y a peu, que je ne me connaissais pas, et dont j'étais l'origine, je la diffusais maintenant, systématiquement, à la cadence d'une réclame. Les yeux qui jugeaient la beauté, à leur tour, la reçurent. La confiance ébranlée, désormais tangiblement reconfortée, voulait informer le territoire entier d'une

nation, de la réalité de sa valeur, sur la base de cette oeuvre. Malheureusement, rapidement, les maîtres bloquèrent l'élan de l'élève, recadrèrent l'apprenti. L'informant, avec rondeur, que sa valeur ne pouvait justifier, en l'état, l'audace qui avait été la sienne de les joindre.

Mélancolie du rejet, mais qui n'était pas, à ce stade, jeune homme, encore de nature à abattre. Le refus... Tant qu'on le croit encore justifié, par la légitimité à nos yeux, de l'autorité qui nous juge... Par la marge, en nous que l'on sait, quand le labeur n'en est pas encore un. Ce mépris est une grisante invitation à s'élever. Œuvrer. Suer. S'éreinter presque. Pour enfin délivrer la promesse, entrevue dans les premiers gestes, et élever sobrement sa fierté par l'effort.

Confiance en l'autorité. A vingt-six ans, jeune homme, ignorant que chez les hommes, les sommets n'hébergeaient pas les dieux, j'écoutais systématiquement les conseils qui descendaient d'en haut. Des indications indirectes, l'exemple des récits qu'ils avaient déjà adoubés, qui devaient nous servir de modèle.

Les feuilles de ces récits se tournaient, avec l'ardeur du chercheur d'or, qui s'est vu promettre à cet

emplacement exact l'existence d'un gisement. Mes yeux examinaient. Disséquaient. Mais rien de nature à révolutionner un art, n'apparaissait sur la feuille. Les livres, un à un, se fermaient. A la recherche d'une révélation, la seule finalement qui me vint, fut de faire descendre les seigneurs de la hauteur de leur mont. Le jugement de ces autorités sur la beauté, la plupart du temps resterait anonyme, jeune homme, s'ils ne disposaient, pour le diffuser, du pouvoir de l'argent.

Ils jugeaient la beauté. Nos avis divergeaient. Ils privilégiaient principalement le son. Je privilégiais, en priorité, le sens. Ils célébraient le ronflement des mots, des structures. Ils pensaient voir dans l'abstraction, la complexité, l'expression de la présumée sophistication de leurs âmes. Seulement, jeune homme, n'oubliez jamais : ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement. Si communiquer aux autres la richesse, contenue au fond de votre être, est devenu à ce point nécessaire, comment justifier la confusion du langage qui en fait obstruction ?

Désireux d'atteindre dans l'instant les âmes, et de toucher les cœurs, l'autorité perdit alors à mes yeux ses vertus de modèle. Je créais désormais en fonction de ma seule intuition. Même si mon imagination s'en remettait également, avec joie, et étonnement, à une

poignée d'exemples. Par la beauté du hasard, au regard des coutures, des années de rejet, des âmes admirables atteignaient finalement un jour, la lumière des rayons. Chaque découverte relevait du miracle. Et le souffle de la dernière page de ces œuvres que je tournais, devenait un alizé qui m'invitait à hisser les voiles sans plus tarder. A embarquer. M'éloigner. Fendre les flots à la vitesse de l'esprit et du cœur, pour m'en aller, je l'espérais, au moins aussi loin que leur génie.

Chaque soir, ainsi, les mains tapaient. Les cellules grises blanchissaient les nuits. L'humour comblait les cavités de sens. Rien n'était encore réellement sérieux, le désespoir laissait passer la lumière. Les soirs s'étiraient. Le labeur le devenait. La nuit griffonnait le temps qui passe à l'encre rouge dans les yeux. Mais rien ne pouvait calmer l'ardeur, la flamme montait vers le sommet du corps pour jaillir jusqu'aux lèvres.

Je me modifiais en hauteur d'âme. Les maîtres ne baissaient plus la tête à ma rencontre, ils pivotaient le cou. Absents de ma chambre, de mon siècle, pourtant je les voyais sourire. Mais les capitaines de navire, jeune homme, ne sont pas ceux qui financent le voyage. Les dieux renversés par moi seul, me

témoignaient toujours un dédain respectif. Leurs réponses, par la politesse imposées, n'étaient là que pour entériner, que tout différait entre nous.

L'impression de gravir des montagnes... Et pourtant la vue, au sommet, offre encore le spectacle d'un mur. Je m'étais, un matin, avec curiosité, élancé sur le chemin de la prose, attiré par des âmes lumineuses. Je les avais rejoints dans leur monde. Je voulais les rejoindre, dans leur grandeur, à travers le succès. Le confort initial du spectateur - qui se laisse guider et demande à s'arrêter, aux premières lueurs de fatigue et d'ennui - avait laissé place à l'épuisement du créateur... Qui malgré l'essoufflement et la solitude, s'obstine à continuer sur le chemin... Pour voir, à l'horizon, une promesse de lumière, systématiquement lui échapper, pourtant à mesure qu'il s'approche.

Persister, sans aucune certitude. La tragédie de l'artiste est cette nécessité de devoir continuer, quand une activité peut enfin vous élever humainement et socialement. L'art, ou le royaume des princes de l'authenticité, de la clairvoyance, du refus de l'abandon. Accéder à ce prestige m'était, pour l'heure, refusé. La voie que je pensais linéaire pour les rejoindre, était devenue le plus inextricable des

labyrinthes, et les élans nocturnes, jamais ne m'en montraient la sortie : les avancées ne me faisaient progresser, que d'un couloir vers un autre couloir.

Dans un monde, où les repères sont des mystères, même les efforts les plus appuyés, à court terme, se retrouvent inopérants. On essaye. Puis le corps indique l'arrêt, mais les rêves désignent l'entêtement. Arrive alors progressivement l'épuisement. L'effacement de la distance de sécurité par rapport à la folie. Dans l'insatisfaction installée, l'imprévu, même le plus insignifiant, fait monter dangereusement le désespoir et la haine. Nécessité pour laisser respirer sa nature, de baisser les cadences. Je ralentissais alors. Mais m'offrais ainsi en victime, aux remords, de retarder mon arrivée au plus près de mes rêves, dans la vraie existence. Aucune décision n'apparaissait donc de nature à soulager le présent, sinon de trouver un autre objet d'intérêt, pour m'extraire momentanément de cette quête devenue obsession.

L'incomplétude personnelle est très vite oubliée, quand les extrémités du jour, avec un individu, se remplissent de promesses. J'attendais donc en priorité désormais, cet esprit et ce corps, qui agrandiraient mes matins et mes nuits. J'arpentais à nouveau les allées tapissées de pixel. Mon estime ne s'estimait toujours

pas de taille pour la réalité, fragilisée de voir son âme, au quotidien, embrassée par moi seul. Seul, je conservais la conviction de la pertinence du chemin empruntée. Poursuivre la voie indiquée par les rêves, allait amplifier l'authenticité qui émanait de mon âme, d'autant plus que les enfants vieillissants, un à un, à leur tour, renonçaient. Je voulais préserver ma lumière. Que ma présence ne puisse plus échapper à la conscience d'une âme, gouvernée par le même absolu. Nous allions prochainement nous reconnaître, nous offrir la sérénité, dans la découverte d'une certitude, soudainement, face à nous. Nous allions avertir nos fantômes qu'était définitivement révolu le temps, dans nos vies, de chercher. Nous allions... Pour l'instant, je cherchais, injectant l'intégralité de mon énergie dans cette quête pour enfin la trouver.

X.

Vingt-sept ans. L'art, désormais, représente la seule véritable perspective. Créer, propager la finesse, la profondeur d'âme, dans un monde robotisé... Et voir les yeux, déshonorés, quitter vos œuvres, la pupille mouillée, puis vous regarder avec la surprise et la fierté, de côtoyer un résistant.

Conviction d'œuvrer pour l'humanité. Seulement le souffle, non relayé par les autorités, n'atterrit que dans les mains, accessibles, simplement par extension du bras. Faiblesse d'une audience qui se réduit à l'entourage. Déception, mais la certitude désormais de la vocation, ainsi que les perspectives de succès - et ses promesses d'argent, de renommée... Et donc enfin de liberté et d'amour... Vous installent, chaque soir, à une table, pour écrire au plus loin dans la nuit.

L'esprit est déterminé. Mais le corps, après plusieurs expéditions, extenué. Respecter le futur

exige certes, l'action, pour l'élévation, jeune homme, mais également le ménagement, pour la longévité. La plume alors, le soir, à regret se pose. Momentanément, les rêves s'envolent. Le corps, en reconstruction, l'esprit patiente, découvrant le contenu d'œuvres, dont il ne reconnaît plus, frustré, la part de beauté, uniquement absorbé par la rancœur de ne connaître, comme ces artistes, les honneurs des éditeurs et des journaux.

L'amertume défigure, alors. Emporte, avec votre consentement, votre lumière, pour en priver, par revanche, un extérieur inattentif à vos besoins. Le mépris pour réponse, au mépris. Injustice réparée, par le nivellement des apports. Mais la honte, en moi, soudainement grandissait, jeune homme, de scander la fraternité dans les mots, pour en réalité, à la première difficulté, ne renfermer que le même égoïsme.

Nécessité de rester dans l'accueil et l'ouverture, malgré l'arrêt de la progression personnelle. Or, les souvenirs me rappelaient, que l'ambition individuelle sereinement s'oublie, quand deux yeux amoureux apparaissent et offrent protection et stimulation... Apportant, quotidiennement l'essentiel, dédramatisant ainsi notre rapport aux autres, à l'avenir.

Je recherchais donc, désormais, en priorité ces yeux. Dans tous les lieux, j'analysais les visages, pour déceler une potentielle complicité, les prémices d'un partage prochain, évident, total, réciproquement qui grandit. Au premier regard, nombre de yeux, agrémentés d'un corps, semblaient contenir le nécessaire pour la joie. Alors mes pas, avançaient, impatients, pour découvrir intimement une réalité, qui malheureusement, ne savait se hisser à la hauteur du standard, pour les rêves.

J'espérais, une source continue de beauté, d'ivresse, d'apaisement. Un corps sculpté, qui apprivoise par la volonté, la sauvagerie du temps qui passe. Et un esprit souverain, imperméable aux événements... Et pourtant sentir, en permanence, l'effort d'une sensibilité, pour gouverner tout un être, dans la sérénité du pragmatisme.

Mon imagination conceptualisait, mais mes yeux ont vu. Le calme de l'âme s'emparer de leur corps. Sans volonté de résistance, la fermeté se laisse implacablement emporter par le flot des années qui s'écoule. A côté de ces individus, disparaît la fierté, apparaît même la gêne. Impressionner la mollesse, un seul pas en avant suffit, où est le mérite ? J'ai aussi côtoyé, les êtres qui choyaient l'œil mais agaçaient

l'oreille. J'aurais fait de ces perfections, mon unique horizon, si la tempête ne troublait pas l'image, chaque fois que leur âme s'évadait par la bouche.

La beauté totale fuyait, résistait. Les perfections me tenaient, systématiquement, à distance des yeux. Rien ne les faisait irrémédiablement progresser jusqu'à moi. Elles marchaient, comme en représentation, le temps de montrer ce que l'existence avait de plus beau à offrir, et après s'en allaient. Quand l'excellence pose les yeux sur vous, n'en voit pas son reflet, comment se trouver des raisons légitimes, de se croire respectable ?

Le réconfort auprès d'une femme puissante, dans son impossibilité, amplifia finalement la progression du doute. Me restait, alors, je pensais, jeune homme, tout de même la solidité de mes compétences, professionnellement, pour me rendre mon estime. Mais la hauteur de ces tours nous donne seulement vue sur le temps que l'on perd. Sur nos rêves, en riverains, en contrebas qui nous observent, puis s'éloignent loin de nous.

Les rêves s'éloignent, au contraire de l'absurdité, qui encercle peu à peu. Je vous parlais, plus tôt, de cette information en permanence qui vous manque,

dans un monde, où même les tâches intellectuelles sont morcelées. Je ne vous ai encore rien dit des structures figées... De leurs normes fixes à respecter, alors que la réalité est toujours en mouvement. Nécessité de s'adapter, mais sans solliciter : la hiérarchie vous renvoie chaque manquement au principe d'autonomie, comme le signe de votre incompetence... Alors que le panorama entier, pour correctement décider, n'est connu que par eux. Ils savent, mais se taisent et observent : l'information, dans sa captation, assure, depuis toujours, aux hommes, le pouvoir.

Chaque jour ainsi, je m'évertuais à décider. Sans solliciter. En dépit du flou entourant les consignes. Agir dans l'hésitation, du fait du manque de précision, crée en permanence le trouble. La culpabilité... De savoir ses actions imparfaites, et donc les reproches à venir légitimes. La colère se développe. Contre soi et la récurrente perfectibilité de ses travaux. Et contre eux... Autorités exigeantes, dépourvues de bienveillance, dans l'injonction, jamais dans la communication, le partage.

Mélange quotidien de colère et de haine. L'obligation de résultat, sans en miroir, les moyens, vous obsède, jeune homme. Vous prive d'une

quiétude intérieure. Les nerfs en permanence s'usent, à conceptualiser que faire, pour s'extraire d'inévitables reproches.

Chaque jour, dans ces tours, injecte ainsi sa dose d'épuisement. Les bureaux deviennent peu à peu, l'antichambre, de ces chambres, où tout se recouvre de blanc. Folie, maladie, se précisent, pour des corps immobiles, derrière une table, dans lesquels s'enfouissent des émotions inexprimées, tôt ou tard, qui ressurgissent en troubles. Altération de la condition qui n'émeut pas la société, que le propriétaire de ce corps : vous. En dehors de leur zone d'excellence, tous les hommes sont substituables. Or, les individus rarement s'établissent, professionnellement, là où leur nature profonde resplendit. Le choix d'une vocation, trop souvent s'effectue, selon les canons édifiés par la société, à une époque prématurée, où nous ne connaissons rien des spécificités de notre être. Ainsi, nous nous engageons dans une filière, où notre unicité ne se mettra jamais totalement au service de la société - qui n'hésitera à aucun moment à nous remplacer - et nous manquerons de contribuer à l'aboutissement de notre être.

Exploiter intégralement son génie, arrive ainsi à si peu de personnes. Mais permettre à son intellect de se révéler, et à ses compétences de s'exprimer, sont déjà des sources de fierté, dans la journée, ô combien suffisantes. Je cherchais donc une structure, apte à reconnaître ma solidité. A valoriser ma clairvoyance. Lassé des structures hypertrophiées, de la segmentation des activités, et de la hiérarchie, barrage à l'information, j'entrevois dans les organisations à l'état d'embryon, une proximité, un échange, propres à me rendre mon estime.

Repéré par des créateurs, pour les aider à construire un empire, j'étais là, face à l'absence de structure... de carcan, de consignes... Un terrain immense, vierge, riche de promesses s'offrait à ma détermination, mon ambition, qui dans l'esprit, développait déjà ses projets d'architecte.

Seulement, progressivement, les créateurs, en derniers décideurs, à chaque idée nouvelle, demandaient le repositionnement des premières pierres. La structure se cherchait ainsi : des certitudes, un socle... Une méthodologie légère, pour garantir un minimum de qualité, tout en laissant l'initiative aux hommes.

Dans l'attente de ces bases, l'expérience des cadres pour guider l'activité revêtait une importance stratégique. Seulement, les responsables n'étaient pas uniquement nommés sur compétences, mais sur appartenance : les liens du sang contaminant les liens de hiérarchie.

Les compétences nécessaires, à divers endroits, manquaient. La méthodologie minimale manquait. Les dysfonctionnements, qui échappent aux créateurs inconscients, n'échappent jamais, jeune homme, aux flux de trésorerie. L'argent, soudainement, partout se cherchait. Mais d'une naissance avantagée, de partout l'argent affluait. Les trous d'efficacité, ainsi, artificiellement, momentanément se comblaient. Echec de la structure, dont ils cherchaient dans tous les bureaux, sauf en eux, le visage précis du coupable. Les responsables n'étaient pas eux, mais les quelques individus expérimentés, qu'ils avaient recrutés... Peu souvent écoutés... Les législations, la mesure, étaient des limites et ils ne concevaient pas que leurs désirs, par des impératifs pratiques, pussent être bloqués dans leur élan. Puérilité... Décelée par les expérimentés, qui désamorçaient les reproches. Quand les novices, également attaqués, sans expérience pour comparer et comprendre la déloyauté de ces juges, à chaque parole

tremblaient. Leur estime ainsi se fragilisait. Couplé à l'absence de méthodologie enseignée, ils entraient, hagards, désemparés, dans l'univers professionnel. Les êtres, jeune homme, leur formation achevée, ne sont plus que ressources. Certains y voient même uniquement, simplement soldats, constitués que de plomb.

Les autorités perdirent définitivement, dans mes représentations, l'envergure du divin. Chez les hommes, les sommets n'hébergeaient pas les dieux : l'exemple ne vous hissait pas, au contraire de l'intrigue et de l'or. Hagard, je voyais maintenant seulement autour de moi, sable, désert, vacuité... Sans même, vers lequel, avec ardeur marcher, les contours d'un mirage. L'estime pour les aînés d'avoir dû endurer, soudain se mua, en reproches, d'avoir su passivement accepter. La protection passée, sans possibilité d'évasion future, devient clairement pour l'enfant, la lâcheté du mensonge. Le don de vivre, soudain se fait obligation de voir, sans ne rien pouvoir faire.

Chaque jour constater que la sagesse est impuissante à imposer son règne. Si le poète affirme que « *la lucidité, est la blessure la plus rapprochée du*

soleil »⁷, c'est que nous sommes, quelques-uns, Cassandre. Privilégiés de pouvoir décrypter la complexité du monde. Mais condamnés, à l'impossibilité, à nos congénères, pour les convaincre, de leur prêter nos sens. Et les contradictions, devant nous, qui enflent. Devises incrustées sur les frontons, témoin de l'élan, hier, de tout un peuple, aujourd'hui retombé dans la torpeur, la satisfaction silencieuse mais pesante dans le confort inerte de la matière. La création de richesses, dorénavant est le seul horizon. Tout en servira de combustible.

L'authenticité, exigée à la jeunesse, sacrifiée ensuite, pour ne pas entraver la cohésion apparente d'un groupe, qui ne partage rien d'autre que le résultat d'une production.

La liberté... Jeune, qui se compte en semaines et en mois, ensuite qui ne se décompte plus qu'en jours. Sensation d'adultes, les pieds vissés sur un tapis mécanique, qui avance cruellement, lentement, pour nous voir nous rapprocher inexorablement, et sans fuite, vers la fin.

Conviction que le vrai est ailleurs. Pour s'en persuader, la mélancolie s'offre en sujet sur papier. Elle se laisse observer, analyser, disséquer, à la

⁷ René Char, *Feuillets d'Hypnos*, © Editions GALLIMARD

froideur de la raison, pour vérifier que l'esprit indique bien le même chemin que le coeur. Le cerveau acquiesce. L'âme gagne un précieux allié dans cette guerre. Guerre contre l'absurdité, bataille permanente pour ne pas sombrer dans la folie.

« *Ou le monde est fou, ou nous le sommes. Lequel des deux est supportable ?* »⁸

Le corps continue alors à emprunter la voie soufflée par la raison et l'intuition. Il se retourne : seul le vent est là et chuchote dans son dos. Il attend alors un ajustement de leur direction. Mais invariablement, leurs trajectoires s'obstinent.

J'étais seul, jeune homme. Seul. Seul, notre essence s'affirme paisiblement. Dans toute notre exigence. Dans toute notre bienveillance. Deux valeurs, dans les communautés, rarement associées dans les mêmes proportions. C'est pour cela qu'à trop vouloir se fondre, toujours les hommes se diluent.

Se fondre. Appartenir à un groupe. S'offrir la sécurité en échange du dévouement. Le seul groupe auquel je souhaitais m'inféoder était celui qui m'avait, depuis toujours, soutenu. Constituée d'êtres libres, compréhensifs, exigeants, généreux, la famille n'avait

⁸ Albert Camus, René Char, *Correspondance*, © Editions GALLIMARD

cessé de constituer le plus sûr des fondements. Seulement, la maturité atteinte, leur protection, volontairement, n'était plus assurée. Pour partir dans la paix, ils désiraient, dès à présent, qu'on simulât leur absence matérielle à venir.

J'étais donc seul. Seul. Etranger aux majorités, qui représentant le plus grand nombre, s'établissaient pour tous les hommes, en arbitres absolus. Pouvoir absolu sur l'avenir de chaque âme, qui nécessiterait, étant donné le niveau de responsabilité, le plus haut niveau de sagesse.

Mais l'observateur à la marge, lucide, découvre les limites de la communauté. Le manque d'humilité qui rend systématiquement excessif, tout pouvoir accordé. D'autorité à autoritaire, jeune homme, le chemin vers l'arbitraire n'est jamais aussi long qu'on ne le croit.

Je me voyais ainsi fort, à poursuivre, constamment mes rêves, mû par le plus haut niveau d'exigence. L'humour railleur me paraissait le plus approprié, pour dénoncer avec légèreté, les lacunes, et ainsi accompagner l'humanité vers un changement. Je me rêvais en guide. Mais j'ai découvert un mur. Mur de certitudes. Mur par conséquent de suffisances. Un homme ne peut rien face à une communauté. Il ne

peut rien changer, et dès qu'il se manifeste, il offre sa tête à la décision d'un groupe qui optera ou non pour la clémence.

Se découvrir ainsi vulnérable brise l'élan naturel en vous. Vos yeux continuent de vous parler d'un monde extérieur. Mais vous n'écoutez plus. Ou vaguement. Votre attention se porte désormais sur ailleurs. Une mélodie nouvelle vous parvient. Vous l'entendez faiblement. Mais plus vous vous concentrez, plus vous percevez son appel. Vous la suivez, dans les profondeurs, intrigué. Et vous réalisez, jeune homme, que l'univers extérieur n'est pas le seul à offrir des perspectives. Un continent se détache. Un autre, peu à peu, apparaît. Insoupçonné et immense. Fin quelque part d'une existence. Et découverte d'une nouvelle forme de vie.

XI.

Vingt-huit ans. L'extérieur n'est plus un royaume à conquérir. La majorité, l'âge adulte se raidit et se fige. Raréfaction de l'énergie par l'absurdité et la brutalité d'un métier, et augmentation de la responsabilité par la famille et par l'âge, voilà que surgit la peur de se voir privé de ressources... La fraternité alors cède sa place au repli. La volonté de se faire un frère en plus, devient la préférence de voir disparaître un concurrent en moins. Disparition de la générosité. Dès qu'une sanction peut se voir justifiée, inflexiblement elle s'abat. Absence d'empathie qui déboulonne les solitudes : la fierté d'être considéré par les intransigeants du rêve, est remplacée par la peur d'être détruit, par les médiocres de l'âme.

Les regards extérieurs, passé un âge, deviennent des juges excessifs. Ils autorisent l'apprentissage, le temps de la jeunesse uniquement. Alors que le long d'une vie, les défis à surmonter sans arrêt évoluent.

Nouvelles problématiques, auxquelles personne ne vous prépare. Nouvelles erreurs, par conséquent... Mais qui, adulte, ne sont plus éligibles en leçons, mais seulement en sanctions, qui doivent se trainer dans la conscience, toute la vie, en fardeaux. Il devient interdit de faillir. Les têtes tombent autour de nous. L'angoisse nous saisit. Le passé ressurgit, et les erreurs comme des obsessions, continuellement se ressassent. La culpabilité nous accable. Nous fige. Nous perdons la saveur de la vie. Cette ardeur de s'élaner, chaque matin, avec appétit vers l'amélioration.

J'étais obstiné, jeune homme, à maximiser mon don de vie. A m'inscrire dans la trajectoire du temps, comme dans l'axe du progrès. Je me suis donc soudainement arrêté de me croire, sans arrêt, obligé de répondre à mes yeux. D'intégrer en moi cette noirceur extérieure qui affecte et vous fige. Dans le bruit de la société, je me suis mis à écouter uniquement ce que me racontait le cœur. Je me suis imposé à constater la bonté de mon âme. A regarder à l'intérieur, la chaleur, la lumière. Les sourires offerts. Les moments consacrés à l'écoute. Les mots sélectionnés par la bienveillance, pour le réconfort, mais aussi l'indication de la direction vers l'ascension.

Dans la vie, jeune homme, la noblesse que l'on peut avec honnêteté se reconnaître, dépend toujours de la confiance que l'on donne. Seulement cette générosité s'oublie. L'assurance insufflée, qui renforce la détermination des hommes, n'est dans la réalité jamais observable, contrairement aux actes, dont seuls les auteurs se voient accordés l'intégralité du prestige. Le guide s'efface. Si peu de passants devinent sa lumière. Lui-même, avec l'âge, moins fréquemment dans l'action, l'oublie. D'où cette nécessité de prendre, à nouveau, le temps, d'observer sa bonté, à l'intérieur de nous, à sa source. Plus vous vous concentrez à visualiser cette lumière dans le corps, plus vous sentez cette richesse, cette chaleur, et voyez grandir son halo. Se concentrer sur son intériorité pour retrouver la confiance. L'extérieur n'est pas ignoré, jeune homme... Mais il n'est plus considéré comme un terrain sur lequel, à tout prix, doit s'imposer notre sagesse ; ni même comme le témoin nécessaire de la respectabilité atteinte par notre âme. C'est seulement un voisinage... Que l'on considère dans son autonomie propre. Dans sa liberté d'action. Même s'il nuit seul un être réceptif saurait recevoir une leçon. Et nous comprenons que s'ils sont égaux en droits et en devoirs, les hommes sont si différents en besoins et en dons. Je pensais que la grandeur d'un individu était

proportionnelle à la taille de ses rêves... Et je me suis perdu au milieu de ma propre ascension. Tétanisé... Eux, étaient là, sereins, souriants, sur leur socle. Rester assis leur suffisait. Je les méprisais mais ils étaient plus satisfaits que moi sans oscillation de l'humeur. Et alors j'ai compris la complémentarité entre humains.

Ils aimaient se sentir dans le sillage de mon souffle... Attirés par une énergie si loin de l'ordinaire. J'aimais camper auprès de leur calme, au milieu de la sérénité, comme on dort chez l'habitant au milieu d'un voyage. Jeune homme... Ce qui est bon pour nous ne l'est pas forcément pour les autres. Si on me retire l'absolu, sa recherche permanente, je me fige, me solidifie prêt à me briser. Si je leur impose cette course, au-delà de leurs forces, cette frénésie, je les éreinte prêt à les tuer.

Les hommes diffèrent en sensibilité, en priorité, en dialectique. Cette différence de composition n'est pas sans leçon capitale dans l'existence. Nous sommes les seuls à connaître la véritable identité de notre être. Ses capacités, ses besoins à assouvir dans les limites du respect de la société. Seul à savoir, seul par conséquent, à juger, de l'alignement de nos actions dans l'axe de notre essence. Et ces mots qui

réapparaissent avec puissance dans leur éclat de précision. « *Connais-toi toi-même* »⁹. Discerne ton être. Décèle tes erreurs de comportement et de jugement. Sereinement corrige pour t'élever.

Ce travail est le travail d'une vie. Plus on s'élève, plus on se demande comment on a pu vivre autant d'années dans l'erreur. Plus on est généreux, plus on est accablé en contrepartie de recevoir du mépris, de ressentir une véritable volonté de nous nuire. Mais ces yeux sont là. Ces hommes et ces femmes qui connaissent ce que dissimule en années d'effort, une droiture, un sourire. Ils sont si rares à comprendre que les bonheurs ne s'annulent pas. Que l'ascension d'un ne se fait pas sur le déclin d'un autre. Seule la frustration sur la base de votre tronc agit comme une hache.

Combien encore l'arme à la main, à vider l'humanité de ses trésors ? Pour être épargnée, la beauté à contrecœur se cache. Se tait, se retire, dissimulée dans le silence. Mais la lumière qui émane de ces hommes dans le noir, est si forte. Leur chaleur si évidente, si réconfortante, que vous saurez la déceler. Vous en approcher. Vous en imprégner. Et

⁹ Socrate

vous sentirez dans votre corps cette flamme grandir. Votre halo lumineux étendra progressivement son diamètre. Et à son tour, un être reconnaîtra cette lumière, cette chaleur. La révélation est à la mesure de l'attente et du temps passé dans nos vies dans le noir. C'est fou, jeune homme, « *comme on se sent beaucoup tout d'un coup à être enfin quelques-uns.*¹⁰ »

¹⁰ Albert Camus, René Char, *Correspondance*, © Editions GALLIMARD